

Rousseau, E.
Herminie

Rousseau.

Herminie.

Musique de Quaisain et Lanusse.

1812.

HERMINIE,

OU

LA CHAUMIÈRE ALLEMANDE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A SPECTACLE;

PAR MM. E. ROUSSEAU ET ****.

Musique de MM. QUAISAIN et LANUSSE,

Ballet de M. MILLOT.

Représenté, pour la première fois, à Paris sur, le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 19 *Septembre* 1812.

PARIS;

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

Imprimerie de MAUGERET, rue du Faubourg-Saint-Martin, n°. 38.

1812.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
RAOUL, comte de Sandwer. . . .		M. Joigny.
ADOLPHE, son fils.		M. Grévin.
RISSDER, envoyé du baron de Ludmarck.		M. Sallé.
LISGAR, jardinier du château. . .		M. Raffile.
ULRIC, bucheron, oncle de Lisgar.		M. Dumont.
RAYNOLD,	attachés à Risder.	M. Melcourt.
BRACKMAN,	attachés à Risder.	M. Douvry.
SCHWARTZ,	attachés à Risder.	M. Martin.
UN PAYSAN.		M. Debray.
Un soldat.		
HERMINIE, comtesse de Munster.		Melle. Lesvesque.
LISYTÈLE, fille d'Herminie. . .		Melle. Adèle-Dupuis.
OLIVIA, nièce de Raoul.		Melle. Palmyre-Lévêque.
EMMA, suivante d'Olivia. . . .		Melle. Depas.

La Scène se passe en Allemagne.

Vu au Ministère de la Police-générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 *Juin* 1806, *et à la décision de S. Exc., en date de ce jour. Paris, le* 22 *Août* 1812.

Le Secrétaire-Général, signé SAULNIER.

Vu l'Approbation, Permis d'afficher et représenter. Paris, le 24 août 1812.

Le Conseiller d'Etat, Préfet de Police, Baron de l'Empire.

Signé PASQUIER.

HERMINIE,

OU

LA CHAUMIÈRE ALLEMANDE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une partie du parc du château de Sandwer. A gauche de l'acteur, un pavillon ; à droite, l'entrée d'une grotte. Au milieu, dans le fond du Théâtre, un trône de verdure ; des guirlandes de fleurs, suspendues aux arbres, indiquent que cet endroit est préparé pour une fête.

SCENE PREMIÈRE

PAYSANS, PAYSANNES.

UN PAYSAN.

ALLONS, allons, dépêchez-vous ; Lisgar va revenir, il faut qu'il trouve la besogne avancée. Attachez vîte ces guirlandes, et vous ornés, ce berceau, c'est là que monseigneur se placera... Hâtez-vous donc, voici Lisgar.

(*Mouvement général de la part des villageois qui s'empressent d'exécuter ce qu'on vient de leur commander, et qui forment divers groupes en indiquant à Lisgar, qui entre, ce qu'ils ont fait.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LISGAR, EMMA.

LISGAR, *un pot de fleurs sous chaque bras.*

C'est ça... c'est ça ; c'est vraiment genti... n'est-ce pas, mamselle Emma ?

EMMA.

Oui, le coup-d'œil sera superbe.

LISGAR.

Superbe ! c'est le mot. (*Aux paysans.*) Tenez, mes amis, débarrassez-moi de ces pots de fleurs, et posez-les de chaque côté du banc, afin que l'odeur de ces bouquets

vienne embaumer monseigneur, et toute sa famille, tandis que vous danserez tout exprès devant eux ces belles danses et ces jolis pas que vous avez appris. Songez que pendant quinze ans vous avez été privés de leur présence, et qu'il faut employer tout votre savoir faire pour exprimer la joie que leur retour nous inspire. J'espère aussi que M. Adolphe sera content de nous ; qu'en dites-vous, mam'zelle Emma ?

EMMA.

Je le crois comme vous, M. Lisgar, car il est impossible de faire les choses de meilleur cœur.

LISGAR.

Oh ça, c'est vrai !.. Drès qu'il m'a eut dit comme ça : « Lisgar, » mon père est absent dans ce moment : depuis un mois » qu'il est de retour, vous n'avez pas pensé à lui donner » une fète, c'est l'anniversaire de sa naissance ; eh bien, il » faut profiter de cette occasion pour lui témoigner votre » amitié. » Assez de dit, que j'y ai dit, tout honteux de reproche, car c'en était un fier ; sur-le-champ mon imagination s'est montée, et en moins de rien, là, tout de suite, la fète la plus... enfin ils verront... et vous verrez... (*Aux paysans.*) Eh ben, est-ce fini ?

UN PAYSAN.

Oui, monsieur Lisgar.

LISGAR.

Maintenant, redoublez d'attention, et mettez-vous en quatre. Retournez au jardin, cueillez toutes les fleurs, ne les menagez pas ; arrachez, dévastez, ne craignez rien, je suis là : il en repoussera d'autres.

UN PAYSAN.

Ça suffit. (*Les paysans vont pour sortir.*)

LISGAR.

Attendez, attendez. Que chacun de vous ne manque pas de revenir armé...

UN PAYSAN.

Armé !...

LISGAR.

Laissez-moi donc finir... armé d'un bouquet. Comment, vous avez cru... pardi ! faut que vous soyez ben bètes.

TOUS.

Ah ! ah !

LISGAR.

Allons, allons, en v'là assez. Allez vous-en, et vous m'attendrez tous sur la grande terrasse du château.

UN PAYSAN.

Oui, oui. (*Aux paysans.*) Suivez-moi. (*Ils sortent tous.*)

SCENE III.

LISGAR, EMMA.

LISGAR.

Les y'la partis ; à présent causons un p'tit fantinet.

EMMA.

Causer ! et de quoi, M. Lisgar ?

LISGAR.

De ma passion pour vous, mam'zelle Emma, car lorsque je suis auprès de vous, je ne sais parler que de ça.

EMMA.

Et la fête ?

LISGAR

Bah ! j'ai du tems à moi, puisqu'ils vont cueillir leurs bouquets ; et puis, d'ailleurs j'ai dans la tête queuque chose qui m' tracasse.

EMMA.

Quest-ce que c'est ?

LISGAR.

On dit com' ça que mam'zelle' Olivia, vot' maitresse, veut retourner dans son couvent.

EMMA.

Hélas ! oui. Elle a eu bien de la peine à en sortir pour venir passer quelques jours dans ce château ; et si elle n'eût pas craint de trop contrarier monsieur le Comte, son oncle, qui se faisait un plaisir de l'avoir près de lui, elle serait restée dans son monastère.

LISGAR.

C'est-y ben possible ça, qu'une jeune personne aime tant la solitude ; et savez-vous pourquoi ?

EMMA.

Vous n'ignorez pas qu'elle est orpheline ; qu'elle n'a point de fortune ; qu'aussitôt le départ de M. le Comte pour la Palestine, la mère de M. Adolphe, qui ne pouvait la souffrir, s'empressa de la reléguer dans ce couvent d'où jamais elle ne sortit. Depuis l'âge de trois ans, elle l'a toujours habitée. Les soins de l'abesse, l'amitié de ses compagnes et l'habitude, lui ont fait envisager les plaisirs du cloître, comme le seul bonheur qui existât sur la terre.

LISGAR

Et tout ça, par la méchanceté de la défunte comtesse ; Dieu veuille avoir son âme, si le diable ne s'en est pas emparé ; car c'était ben le plus mauvais caractère... sauf le respect que je lui devons : je sais ça de mon oncle Ulric, bucheron de la forêt, qui était ici jardinier avant moi, et qui m'a fait avoir sa place. Y m'a dit que M. le Comte était le meilleur des hommes, mais qu'il avait été obligé d'abandonner son château, ne pouvant plus vivre avec elle ; qu'il

avait mieux aimé s'aller faire tuer par les Sarrasins, que de rester auprès de sa furie, car c'est ainsi qu'il appelait la la comtesse, et il avait bien raison ; car, aussitôt qu'il fût parti, elle se livra à toutes sortes de noirceurs. Elle chassa d'abord votre maîtresse, comme vous venez de le dire ; et puis, au lieu de garder auprès d'elle son fils, le jeune Adolphe, elle l'envoya ben loin, ben loin, pour que l'on fit son éducation, ne voulant pas avoir sous les yeux un enfant dont les traits lui rappelaient à chaque instant ceux d'un mari qu'elle ne pouvait souffrir ; mais elle est morte, dieu merci, il y a plus d'un an, et nous avons eu le bonheur de voir arriver, depuis un mois, dans ce château, M. le Comte, son fils, sa nièce et tous les objets qui nous sont chers... sans vous compter mam'zelle Emma.

EMMA.

Bien obligé, M. Lisgar, mais hélas ! il faudra bientôt nous quitter.

LISGAR.

Comment nous quitter ? quoi ! si mam'zelle Olivia s'obstine à vouloir retourner dans son couvent, vous la suivrez donc ?

EMMA.

Que voulez-vous donc que je fasse.

LISGAR.

Morguenne ! ça n' s'ra pas, et j' m'y oppose.

EMMA.

A vous dire vrai, je n'en ai pas grande envie.

LISGAR.

Je n'avons pas de peine à le croire ; et si vous disiez le contraire, jarni ! vos yeux s'raient ben menteurs.

EMMA.

Il est si triste de passer sa jeunesse dans un cloître, occupé sans cesse à prier pour le salut d'un monde qu'on ne connaît pas encore.

LISGAR.

Ce n'est pas douteux. Eh, que diable ! il faut pècher avant de faire pénitence.

EMMA.

Cependant, abandonner mademoiselle Olivia, qui a tant d'amitié pour moi ; qui est si bonne, si douce ! Placée près d'elle dès mon enfance, j'ai toujours été sa confidente, et je sens qu'il m'en coûterait beaucoup pour m'en séparer.

LISGAR.

C'est possible, et c'est la preuve d'un bon cœur. Eh bien ! vous lui direz que c'est pour vous marier ; que vous n'avez pas de goût pour le couvent, et que d'ailleurs chacun est libre de suivre son inclination.

EMMA.

Mais avez-vous réfléchi que je suis sans biens, sans parens, sans état...

LISGAR.

Sans état! Est-ce que je n'en ai pas un, moi! Je suis jardinier du château, et vous, vous en serez la jardininière. Vous n'avez plus de parens? Eh ben! les miens seront aussi les vôtres. Quant aux biens, je n'en ai pas non plus, moi, pour le moment; mais j'ai un oncle qui a l'entreprise de la coupe des bois de la grande forêt. Il est riche, il m'aime; je suis son seul héritier; j'ai de la force, de la santé: le travail ne me fait pas peur, et vive la joie! Il y aura ben du guignon si avec tout cela nous ne sommes pas heureux.

EMMA.

Mais M. le Comte voudra-t-il permettre... Ne l'espérez pas; il me faudra suivre ma maîtresse.

LISGAR.

Ah! tenez, si vous partez, je m'en vais aussi, moi; mon parti est pris, je vous suivrai dans ce maudit couvent, et je me fais jardinier des religieuses.

EMMA.

Vous m'aimez donc beaucoup?

LISGAR.

Si je vous aime! Dites un mot, et je mets les fers au feu pour conclure notre mariage. Je remue ciel et terre. Voulez-vous de moi?

EMMA.

Vous n'êtes pas fait pour être refusé.

LISGAR.

Ah! jarni! v'là qu'est dit, vous serez ma petite femme. Oh! queu plaisir!... Soyez tranquille, dès demain j' vous demande à Monseigneur.

EMMA.

Demain!

LISGAR.

Oh! il ne faut pas perdre de tems, voyez-vous: car, si ça traînait, nous pourrions ben attendre inutilement.

EMMA.

Pourquoi donc?

LISGAR.

C'est que tout annonce que nous allons avoir la guerre.

EMMA.

La guerre!

LISGAR.

Ah mon Dieu! oui. Vous avez ben vu ce grand vilain à moustaches, qui est au château depuis deux jours; cet envoyé du baron de Ludmarck?

EMMA.

Oui. Mais on dit qu'il n'est venu que pour demander la paix.

LISGAR.

Bah! laissez donc, c'est un sournois, qui n'est ici que pour espionner et connaître nos forces... Mais ne pensons pas à ça : me v'là tranquille de votre côté. C'est dit ; si mam'zelle Olivia s'en retourne, vous restez ici, vous. Eh ben! au lieu d'être aux petits soins près d'une jolie femme, vous soignerez mes roses, mes lys, mes jasmins... C'est presque pas changer de métier... Mais qu'est-ce qui vient ici?... Tiens, c'est M. Adolphe.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE.

ADOLPHE, *examinant les préparatifs.*

Bien, Lisgar. Je vois avec plaisir que tu as rempli mes intentions. Je suis enchanté de ces apprêts, et je t'en remercie.

LISGAR.

Not' jeune maître, j'ai fait de mon mieux pour que vous soyez content. Mais ce n'est rien que ça. C'est tantôt qui faudra voir!... Il y aura des enfans pas plus grands que ça, qui danseront comme des personnes naturelles. . Je veux dire comme de grandes personnes.

ADOLPHE.

Il suffit. Je m'en rapporte à toi. Eloignez-vous, mes amis : mon père ne peut tarder à arriver ; c'est à lui surtout qu'il importe de ménager une surprise agréable. Va, mon cher Lisgar, lorsque tout sera terminé, tu viendras m'avertir.

LISGAR.

Oh ! ce ne sera pas long : les bouquets doivent être prêts, et je sommes à vous dans le moment. Venez, venez, mademoiselle Emma.

EMMA.

Je vous suis, M. Lisgar. (*Fausse sortie.*)

LISGAR, *revenant.*

A propos, M. Adolphe.

ADOLPHE.

Qu'est-ce?

LISGAR.

Vous voyez ben cette jolie fille?

ADOLPHE.

Oui.

LISGAR.

Regardez-la ben;

ADOLPHE.

Eh bien !

LISGAR.

Je ne vous dis qu' ça. (*Il sort avec Emma.*)

SCÈNE V.

ADOLPHE, *seul.*

Leur ivresse est sans égale... Et moi... moi seul, dans ce château... O mon digne père! si, pendant la fête que l'on te prépare, tu ne lis pas sur le front de ton fils toute la joie que doit lui inspirer ton heureux retour, garde-toi de l'accuser d'une coupable indifférence : en proie à la plus violente passion, trop faible pour chercher à la combattre... ah Lisytèle ! créature céleste ! ton image me suit partout ; elle est sans cesse présente à ma pensée. Pourquoi le sort ne t'a-t-il pas fait naître mon égale !... Puis-je espérer que mon père... Ah, jamais ! Préjugés barbares ! faudra-t-il vous sacrifier le bonheur de ma vie... Qui vient ici ? C'est Olivia.

SCÈNE VI.

ADOLPHE, OLIVIA.

ADOLPHE.

C'est vous, mon aimable cousine ?

OLIVIA.

Emma vient de m'apprendre qu'elle vous avait laissé en ce lieu, mon ami, et j'ai dirigé ma promenade de ce côté, dans l'espoir de vous y rencontrer.

ADOLPHE.

Que je vous sais gré de cette attention ! J'y suis venu pour veiller moi-même aux préparatifs de la petite fête que nous destinons au meilleur des pères.

OLIVIA.

Convenez aussi que vous n'êtes point fâché d'avoir ce prétexte pour vous éloigner un peu de nous ? Vous nous fuyez, mon cher cousin. D'où vient donc cette mélancolie qui semble, depuis quelques jours, s'être emparé de vous ?

ADOLPHE.

Cela vous surprend, chère Olivia ? Mieux qu'un autre, cependant, vous savez apprécier les charmes de la solitude et de la retraite.

OLIVIA.

Oui, mon ami ; elle convient à ma situation. Privée, dès mes plus jeunes ans, de mes parens, j'ai dû chercher un abri contre les séductions d'un monde pour lequel je ne suis pas née. Mais vous, fils du comte de Sandwer, destiné, par votre naissance, à gouverner un jour les états de votre père, la so-

ciété vous réclame; et le desir de vous illustrer doit être en ce moment le seul mobile de toutes vos actions.

ADOLPHE.

Eh! chère cousine! est-on maître de ses sentimens?

OLIVIA.

Que dites-vous?

ADOLPHE.

Fatal voyage! et pourquoi l'ai-je vue!

OLIVIA.

Vous m'effrayez, Adolphe... Confiez-moi vos peines: si je ne puis les adoucir, je les partagerai du moins, et peut-être serai-je assez heureuse pour vous offrir quelques consolations.

ADOLPHE.

Généreuse amie! oui, vous allez connaître mon âme toute entière: je sens qu'elle a besoin de s'épancher, et c'est à votre candeur que je vais confier le secret de ma vie.

OLIVIA.

Parlez, mon ami, je vous écoute.

ADOLPHE.

Vous vous rappelez, sans doute, l'absence que je fis il y a huit jours. Entraîné par un mouvement de curiosité, j'étais monté à cheval, sans autre but que celui de visiter les environs de ce château, que je n'avais pas revu depuis mon enfance. Seul et sans guide, je m'abandonnai au hasard. Bientôt je me trouvai sur ces montagnes qui bornent les domaines de mon père du côté du nord. J'admirais cette longue avenue de sapins, aussi anciens que le monde, et que le voyageur le plus froid ne saurait voir sans être saisi de respect. Puis, descendant dans la plaine, je contemplais avec ravissement les sites délicieux qui m'environnaient de toutes parts. Mes sens étaient enchantés. Une épaisse forêt se présente à mes regards; j'y entre, je la parcours dans tous les sens, et ce n'est qu'au bout de six heures de marche, que je pense au chemin que je puis avoir fait. Je ne tardai point à m'apercevoir que j'étais égaré; je voulus retourner sur mes pas, mais les efforts que je fis pour retrouver ma route, ne servirent qu'à m'égarer davantage.

OLIVIA.

Que d'inquiétudes vous nous avez causées!

ADOLPHE.

Enfin, accablé de fatigue et de chaleur, je cherchais un asyle favorable pour prendre un instant de repos, lorsque je me trouvai sur le bord d'un fleuve. De l'autre côté j'aperçus une chaumière isolée. Un bateau, placé à quelques distances de moi, me parut propre à faciliter mon passage... J'attachai promptement mon cheval à un arbre, et j'allais entrer dans la barque, lorsque tout à coup je fus arrêté par

les cris d'une jeune fille... Dieu! quelle était belle! Non, jamais tant d'attraits n'avaient frappé mes yeux. Que deviendrai-je, me dit-elle avec l'accent le plus doux et le plus ingénu; que deviendrai-je si vous m'ôtez les moyens de regagner l'autre bord? Voici la nuit; ma mère m'attend; je serai seule ici, exposée à la dent cruelle des ours dont cette forêt est remplie, et ma pauvre mère, ne me voyant pas revenir, périra de chagrin. Ah! ma chère Olivia, je ne puis vous peindre l'émotion qu'elle me fit éprouver; le son de sa voix acheva de me jeter dans le délire... Il y avait long-tems qu'elle avait cessé de parler, que j'étais encore là... Immobile, ma bouche était muette, mon cœur ne battait plus... et cependant il brûlait de tous les feux de l'amour.

OLIVIA.

Pauvre cousin!

ADOLPHE.

Effrayée de mon silence, ou plutôt de mon extase... elle cherche à s'éloigner; mais la prenant par la main, je l'arrêtai. Eh quoi! lui dis-je, vous me fuyez... Ah! de grâce, ne redoutez rien de mes intentions... Vous voyez un homme égaré; ne soyez pas assez cruelle pour m'abandonner dans cette pénible circonstance. Ces paroles calmèrent son effroi; peu à peu elle prit de la confiance: je la questionnai sur ses parens et sur le motif qui l'avait amenée vers ce rivage... Pourrai-je jamais vous rendre ses expressions?... Ah! elles ont décidé du destin de ma vie... J'habite avec ma bonne mère la chaumière que vous apercevez de l'autre côté du fleuve, me dit cette angélique créature; je n'ai jamais connu d'autres parens; mon nom est Lisytèle; dans ce moment, je m'occupais à chercher des plantes, dont ma mère prépare des remèdes salutaires pour les pauvres habitans du hameau voisin, malades; elle leur rend la santé, et quand ils sont infortunés, elle a le bonheur encore de pouvoir leur offrir des secours et des consolations.

OLIVIA.

Aimable enfant!

ADOLPHE.

Ce n'est pas tout. Il se fait tard, ajouta-t-elle, éloignez-vous promptement: je tremble des dangers que vous allez courir; venez avec moi, je vais vous indiquer un chemin qui vous conduira directement vers la plaine. Je la suis... Vous jugez de mon émotion! Arrivés à un petit sentier, elle me dit: Voilà votre chemin, allez, et que le ciel vous conduise. J'ôtai promptement la bague que je portais à mon doigt: je la lui offris comme un gage de mon éternelle reconnaissance: elle voulut la refuser; mais prévenant son dessein, je la laissai tomber à ses pieds, et m'éloignant avec la rapidité de l'éclair, il lui fut impossible de me la rendre.

Voilà, ma chère cousine le véritable motif de cette mélancolie que je n'ai pu dissimuler, et que votre tendre sollicitude vous a fait découvrir. Depuis cet instant, je ne suis plus à moi, je suis tout à Lisytèle; la vue de cette femme adorable a troublé ma raison : je sens que rien au monde ne peut l'arracher de mon cœur, et que de sa possession dépend le bonheur de mes jours.

OLIVIA.

Ainsi donc, mon ami, c'est une simple paysanne que vous aimez... une fille sans nom, sans fortune...

ADOLPHE.

Eh !... qui sait encore ce qu'est Lisytèle.

OLIVIA.

Comment !

ADOLPHE.

Ah ! si vous l'aviez vue... ses manières, son langage... tout en elle semble annoncer qu'elle appartient à une famille au-dessus de l'état dans lequel elle se trouve.

OLIVIA.

Illusion d'un amant qui se plait à parer l'objet de sa tendresse, des charmes qu'un autre pourrait à peine apercevoir.

ADOLPHE.

Que je suis malheureux !

OLIVIA.

Avez-vous pu penser que votre père consentirait jamais à une pareille union ! Ah ! craignez de vous repentir un jour des vœux que vous osez former.

ADOLPHE.

Moi ! me repentir ! non; toujours elle régnera sur mon cœur.

OLIVIA.

Je ferais de vains efforts, je le vois, pour combattre une passion qui a fait sur vous des progrès si rapides... le tems seul peut la calmer. D'ailleurs, je vous ai promis des consolations, et je dois être fidèle à ma promesse. Croyez donc qu'il ne dépendra pas de moi que vous soyez heureux. Je verrai votre chère Lisytèle, je veux être son amie. Vous me conduirez à sa chaumière, et si elle est digne de vous, si vos pressentimens ne vous ont pas trompé, je vous promets de vous servir, et d'être votre interprète auprès de votre père.

ADOLPHE.

Indulgente amie ! ah ! vous faites naitre l'espérance dans mon âme.

OLIVIA.

Mais en attendant, j'exige que vous repreniez cette aimable gaité qui nous charma dès votre arrivée au château, et que

tout entier à la fête qui se prépare, vous bannissiez, pour quelques instans du moins, le souvenir de Lisytèle.

ADOLPHE.

Oui, j'aurai la force de dissimuler, de cacher à tous les yeux la passion qui me dévore.

OLIVIA.

On vient... c'est votre père; allons au-devant de lui, et empêchons-le de voir ces préparatifs.

ADOLPHE.

Oui, hâtons-nous... Il n'est plus tems, le voici.

SCENE VII.

OLIVIA, RAOUL, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Mon père!

OLIVIA.

Mon oncle!

RAOUL.

Nous sommes donc enfin réunis, mes chers enfans, et pour ne plus nous séparer. Après vous avoir ramenés dans ce château, asyle de nos ancêtres, et que vous n'auriez jamais dû quitter, je me suis encore vu forcé de m'éloigner de vous. J'avais à rendre compte à Frédéric, mon Empereur et le vôtre, des différentes missions dont il voulut bien me charger. Libre de tous soins, je puis maintenant me livrer sans réserve au plaisir de vous presser dans mes bras, et de recevoir les preuves de votre tendresse. (*Il les embrasse.*) Mais, Adolphe, que ce passe-t-il donc ici? Je viens de voir tous mes vassaux rassemblés, ils ne m'ont pas aperçu, mais Lisgar paraît bien occupé... ces lieux mêmes semblent disposés pour une fête... Ne me mettrez-vous pas dans la confidence?

ADOLPHE.

Votre subite apparition dérange un peu nos projets, mon père; nous voulions vous surprendre, et vos fidèles vassaux, privés depuis long-tems de votre présence, se réunissent à vos enfans pour célébrer un si heureux retour.

RAOUL.

Eh bien! que mon indiscrétion ne dérange rien à votre plan. Je veux tout ignorer; il serait trop cruel, je le sens, de ravir à ces bons villageois le plaisir qu'ils se promettent.

ADOLPHE.

Que de bontés!

OLIVIA.

Mon cher oncle!

RAOUL.

Mais je viens d'apprendre que Rissder, l'écuyer du perfide Ludmarck, était dans ce château? Qui vient-il faire?

ignore-t-il que sa présence m'est odieuse ? Qu'à l'instant même il sorte de ces lieux, s'il ne veut être chassé comme un vil scélérat.

ADOLPHE.

Il est, dit-il, chargé par son maître de vous demander la paix, et de vous offrir un traité...

RAOUL.

La paix avec ce monstre ?... l'auteur de toutes mes infortunes ? Jamais. Je lui ai juré une haine éternelle, et je tiendrai mon serment. Avant huit jours, la trompette guerrière donnera le signal des combats, et je le punirai de sa déloyauté.

OLIVIA.

Eh quoi ! mon oncle, à peine de retour dans vos foyers, vous allez vous exposer à de nouveaux périls, compromettre une existence qui nous est si précieuse ?

RAOUL.

Ma cause est juste, le ciel protégera mes armes. Tu me suivras, Adolphe : c'est à côté de ton père que tu feras tes premiers exploits ; mais, avant tout, je dois te faire connaître tous les crimes de l'ennemi que tu auras à combattre... Tu vas apprendre, ma chère Olivia, la cause de mes chagrins, les motifs de ma haine, et tous deux vous vous réunirez, je n'en doute pas, pour approuver, pour servir ma vengeance.

ADOLPHE.

Ah ! parlez, mon père, et croyez que votre fils sera digne de vous.

RAOUL.

J'avais atteint ma vingt-cinquième année, sans autre passion que celle de la gloire, lorsque le hasard me conduisit à la cour du comte d'Heidelberg : la belle Effride, sa fille, fixait tous les regards. Nos rangs étaient égaux, nos fortunes assorties, je la demandai à son père, il me l'accorda, tous mes rivaux disparurent, et je devins son époux. Mais, hélas ! je ne tardai point à m'apercevoir que la vanité seule l'avait déterminée à me donner sa main ; mon amour fut payé de la plus froide indifférence ; mes soins n'obtinrent jamais le moindre retour ; sa fierté, son despotisme empoisonnèrent mon existence, et me rendirent le plus malheureux des hommes. J'espérais que le titre de mère apporterait quelques changemens dans son caractère ; quelle était mon erreur ! Tu reçus le jour, Adolphe, et ta naissance redoubla mes douleurs. Jamais tu n'obtins une caresse de ta mère ; tu étais mon fils, c'en était assez pour lui être odieux. Juge de ma cruelle situation ! A qui te confier ? Qui prendra soin de tes jeunes ans ? Ta mère, Olivia, se devait à son époux. J'appelai près de moi ma jeune sœur Herminie, et

pendant quatre ans elle veilla sur mon Adolphe. Au bout de ce tems, un nouvel orage s'éleva dans ma maison. Ma femme conçut pour Herminie la plus affreuse jalousie : chaque mot affectueux que j'adressais à ma soeur devenait une offense pour mon épouse ; et les scènes les plus scandaleuses, les tableaux les plus déchirans s'offraient sans cesse à mes yeux. Enfin, convaincu qu'il n'existait aucun moyen pour dompter un pareil caractère, et ne pouvant supporter que ma soeur fût continuellement l'objet de ses mépris, je formai le projet de la marier. Deux partis s'étaient présentés, le comte de Munster et le baron de Ludmarck. Ce dernier, protégé par mon épouse, se flattait d'obtenir la préférence ; mais je consultai Herminie; elle me laissa lire dans son cœur, et Munster l'emporta sur son rival. Ludmarck, furieux, ne dissimula point sa rage ; il jura de s'en venger... Hélas ! il n'y réussit que trop bien. Au bout de six mois de l'union la plus heureuse, Herminie, qui portait déjà dans son sein un gage de son hymen, fut arrachée de cet asyle, qu'elle habitait encore, et disparut pour jamais.

ADOLPHE.

Quelle horreur !

RAOUL.

Ludmarck, le perfide Ludmarck, fut son ravisseur ; et sans doute son assassin. Pour comble de douleur, j'acquis la certitude que ma coupable épouse avait eu connaissance de cet horrible complot, et qu'elle avait protégé le barbare dans sa criminelle entreprise.

ADOLPHE.

Juste Ciel ! et c'est ma mère...

RAOUL.

Toutes nos recherches furent infructueuses : jamais on ne put découvrir le sort de cette infortunée. Le malheureux Munster, accablé de ce coup funeste, et ne pouvant se venger du traître, que la fuite avait mis à l'abri de sa rage, mourut de douleur, en me léguant le soin de sa vengeance. Quant à moi, forcé de mépriser une épouse coupable, trop faible encore pour ne pas craindre de la compromettre, je pris la résolution de m'expatrier. L'empereur rassemblait alors ses troupes, et se disposait à marcher contre le soudan de Babylone. Je lui fis part de mes projets ; il les approuva : je revins vous embrasser, mes enfans ; je vous fis mes derniers adieux ; et m'arrachant des bras de mes vassaux désolés, je partis pour la Palestine, emportant dans cette terre étrangère mes regrets, mes larmes et mon désespoir.

ADOLPHE.

Ah, mon père ! vous déchirez mon cœur.

RAOUL.

Bien résolu de ne point revenir dans ma patrie, je fis

courir le bruit de ma mort; et sous un nom étranger, d'accord avec mon souverain, je servis pendant quatorze ans comme gouverneur de Ptolémaïs.

OLIVIA.

Combien vous avez dû souffrir! Et c'est la mort de votre épouse qui vous a sans doute ramené parmi nous?

RAOUL.

Oui, ma chère Olivia! Un pareil événement me fit sentir que ma présence était indispensable en ces lieux; je brûlais du desir d'embrasser mon fils, dont j'ignorais le sort; de te revoir, Olivia : j'espérais trouver dans votre tendresse un dédommagement à mes longues souffrances; et si je fus le plus malheureux des époux, je sens près de vous, mes enfans, que je suis le plus heureux des pères.

OLIVIA.

Ah! croyez que nous apporterons tous nos soins à vous faie oublier vos malheurs.

RAOUL.

Maintenant, mon fils, te voilà instruit : tu peux apprécier si ma haine pour Ludmarck est juste; songe que c'est l'assassin d'une sœur que je chérissais, qu'il faut punir; c'est lui qui a porté ta mère à se souiller d'un forfait, et qui t'a privé, pendant quinze ans, des caresses de ton père. Arme ton bras pour une si belle cause, combats pour la gloire et pour la nature, venge l'outrage fait à ta famille, et que la victoire couronne tes belliqueux efforts.

ADOLPHE.

Ah! vous faites passer dans mon âme toute l'indignation qui anime la vôtre. Tremble, Ludmarck, le signal du combat sera celui de ta défaite.

RAOUL.

Bien, mon fils, je n'attendais pas moins de ton courage, et si le destin nous est favorable, il me sera doux de t'offrir une récompense. Olivia, c'est à toi que j'aurai recours; tu m'aideras à acquitter ma dette; tu feras le bonheur de mon Adolphe, et cette heureuse union embellira ma vieillesse.

ADOLPHE, *à part.*

Qu'entends-je!

OLIVIA.

Quoi, mon oncle!...

RAOUL.

Ce projet te déplairait-il?...

OLIVIA.

Je vous ai fait connaître mon goût pour la retraite; élevée dans la solitude des cloîtres...

RAOUL.

Oui, je sais... mais le desir de me plaire, et la vue d'un jeune héros, paré des lauriers de la victoire, pourront, je l'espére, te faire changer de résolution. Adolphe, je te laisse le soin de l'y déterminer. Vous connaissez tous deux quel serait mon desir... Le tems décidera s'il doit être accompli.

ADOLPHE.

Quel que soit le sort qui m'est réservé, je n'oublierai jamais, mon pere, la flatteuse récompense que vous me destinez.

RAOUL.

Nous reviendrons sur ce sujet. Accompagne moi, Olivia. (*A Adolphe.*) Je vais t'envoyer ce Rissder; qu'il sorte à l'instant du château; je ne jouirais qu'imparfaitement de la fête qu'on me prépare, si je savais prés de moi l'émissaire d'un monstre que je déteste.

(*Il sort avec Olivia.*)

SCENE VIII.

ADOLPHE, *seul.*

Que viens-je d'entendre!... Quoi! mon père me destinait Olivia!... et cet hymen, dit-il, ferait le bonheur de sa vieillesse... Faudra-t-il, aprés tant d'infortunes, qu'il trouve encore un fils rebelle à ses desirs! Lisytéle, ah! tu es perdue pour moi... Eloignons, pour quelque tems au moins ces cruelles pensées: tout entier à mon devoir, ne songeons qu'à punir le perfide Ludmarck. Si mes armes sont victorieuses, si j'acquiers quelques droits à l'indulgence de mon pere, j'aurai le courage de lui découvrir le secret de mon cœur, et j'obtiendrai peut-être de sa tendresse, celle de qui j'attends le bonheur de ma vie... Mais on vient, c'est Rissder: sa vue rallume toute mon indignation.

SCENE IX.

ADOLPHE, RISSDER.

RISSDER.

J'apprends à l'instant l'arrivée du comte Raoul, Seigneur: il ne m'a pas été possible d'obtenir l'audience que j'ai sollicitée; mais il m'a fait dire que vous étiez chargé de me déclarer ses dernières volontés.

ADOLPHE.

Elles seront irrévocables et justifiées par le mépris que doit inspirer la conduite passée de votre maître.

RISSDER.

Comment !

ADOLPHE.

A-t-il pu croire que les crimes dont il s'est souillé, resteraient dans l'oubli ?... Non ! Il faut qu'il paye de sa vie le rapt infâme qui priva mon digne père d'une sœur qu'il adorait.

RISSDER.

Et vous aussi, chevalier, vous partagez l'erreur qui l'abuse ? Et c'est après quinze ans...

ADOLPHE.

Croyez que depuis long-tems il serait puni de sa déloyauté, s'il eût été le seul qu'il eût fallu combattre, mais il sçut associer à ses desseins une épouse égarée, et mon père aima mieux s'exiler de sa patrie que de compromettre l'honneur d'une femme qui lui avait été si chère ; enfin, le moment est arrivé de venger tant d'outrages. La guerre est déclarée ; il ne peut exister aucun traité entre le comte Raoul et le baron de Ludmarck. Jamais on ne vit d'alliance entre le crime et la vertu.

RISSDER.

Ainsi, vous persistez à croire que mon maître fut l'auteur de l'enlèvement d'Herminie ? Ah ! si je ne craignais d'accuser devant vous celle dont vous tenez le jour, combien il me serait facile de le justifier.

ADOLPHE.

Et que diriez-vous qui pût détruire les preuves qui s'élèvent contre lui ?

RISSDER.

Je dirais que si la malheureuse Herminie fut arrachée des bras de son époux, c'est à la comtesse seule qu'il faut attribuer cette action. Toute l'Allemagne a connu son extrême jalousie, et la haine qu'elle lui portait.

ADOLPHE.

Lâches artisans de fourberies ! accusez vos complices quand ils ne peuvent plus se défendre. Ah ! si ma mère pouvait sortir du fond de son tombeau pour accuser le vrai coupable! Vaincue par nos larmes et son repentir, elle ferait entendre l'auguste vérité ; elle nous dirait : Oui, j'ai cédé à de perfides insinuations ; mais voilà celui qui abusa de ma faiblesse, qui me rendit marâtre et cruelle épouse. Sa malédiction s'unirait à la nôtre, et Ludmarck, accablé par ces terribles aveux, n'aurait plus qu'à courber la tête pour recevoir le juste châtiment qu'il a mérité.

RISSDER.

Le tems seul pourra vous prouver...

ADOLPHE.

Il suffit : je ne veux plus rien entendre. Votre mission est terminée. Retournez vers votre maître, et que dans une heure ce château soit délivré de votre odieuse présence.

(*Il sort.*)

SCENE X.

RISSDER, *seul.*

Quelle insolente audace ! Ton triomphe n'est pas aussi sûr que tu le penses, presomptueux jeune homme. Ce n'est point dans les combats que nous voulons te vaincre, la chance serait trop incertaine... Tu refuses la paix que l'on te propose... Eh bien ! avant peu, c'est toi qui seras réduit à nous la demander. Tu es loin de t'attendre aux moyens que nous allons employer, et qui ne peuvent manquer leur effet. Allons, il n'y a pas à balancer... De l'adresse, du courage, et le succès justifiera notre entreprise. Mes gens n'arrivent pas... Ils devaient me joindre aussitôt après mon entrevue avec Adolphe... Ah ! les voici.

SCENE XI.

RISSDER, RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ.

RISSDER.

Eh ! arrivez donc !

RAYNOLD.

Eh bien ! qu'a-t-on décidé ?

RISSDER.

La guerre.

RAYNOLD.

La guerre ! Bon, tant mieux ; je suis tout prêt. Depuis trop long-tems le baron de Ludmarck, notre très-honoré maître, laisse dormir ses troupes. Elles sont engourdies dans un insipide repos ; il est tems de les tirer de l'assoupissement honteux dans lequel elles se trouvent depuis plus de quinze ans. En vérité, je crois que mon sabre est rouillé dans son fourreau.

RISSDER.

Eh bien ! sois tranquille, tu ne tarderas pas à t'en servir ; car je prétends aujourd'hui même commencer les hostilités

BRACKMAN.

Aujourd'hui ! où donc ?

RISSDER.

Ici.

BRACKMAN.

Ici ? y pensez-vous ? nous ne sommes que quatre.

RISSDER.

N'est-ce pas assez, quand on a du courage.

BRACKMAN.

Expliquez-vous un peu mieux, car ceci n'est pas clair.

RISSDER.

Un moment. Pouvons-nous parler sans danger ?

SCHWARTZ.

Oui, oui ; tout le monde est rassemblé sur la grande terrasse. Mais, hâtez-vous ; car c'est en ce lieu même que doit se célébrer la fête.

RISSDER.

Vous savez que j'étais envoyé pour demander la paix au comte Raoul ?

RAYNOLD.

La paix ! Le baron croit-il qu'il n'est plus de braves dans ses états ?

BRACKMAN.

A-t-il oublié nos anciens exploits ?

RISSDER.

Non, mes amis ; mais notre maître n'est plus en état de se défendre. Ses soldats énervés par un long repos, ses finances épuisées par ses débauches et ses prodigalités, l'ont réduit à demander cette paix, qui, je le vois avec plaisir, excite votre indignation.

RAYNOLD.

Quels sont donc vos projets ?

RISSDER.

Nous avons un moyen sûr de terminer la querelle, et c'est sur vous que j'ai compté, mes amis.

BRACKMAN.

Parlez, nous sommes prêts.

RISSD

Il s'agit d'un enlèvement.

RAYNOLD.

Un enlèvement !

RISSDER.

Vous me secondâtes si bien dans celui de la comtesse de Munster, la belle Herminie.

RAYNOLD.

C'est vrai : malheureusement notre capture fut sans profit pour le baron, puisque trois mois après, elle parvint à s'échapper de sa prison, et que depuis il n'en a plus entendu parler.

RISSDER.

S'il faut en croire une lettre qu'elle lui adressa quelques jours après sa fuite, il est probable qu'elle à mis fin à son existence. Mais laissons là cette Herminie, et parlons de son frère que nous avons cru mort, et qui, après quinze années, revient tout exprès de l'autre monde pour nous demander compte de notre conduite. C'est de lui, mes amis, qu'il faut s'emparer aujourd'hui, et le conduire au château du baron de Ludmarck.

BRACKMAN.

La chose ne sera pas facile.

RISSDER.

Plus que vous ne pensez. Vous voyez ce pavillon?

RAYNOLD.

Et nous l'avons bien reconnu. C'est de là que nous enlevâmes la belle Herminie. Voilà encore la grotte qui servit à nous cacher, et au fond de laquelle est le souterrain fermé d'une trape, que l'adroite comtesse fit construire tout exprès pour cette belle expédition.

RISSDER.

Eh bien! ce souterrain, cette trape, nous serviront encore. Le comte, avant son départ pour la cour, et pendant le peu de jours qu'il a passé ici avec sa nièce et son fils, a fait placer dans ce pavillon le portrait de sa sœur; chaque soir il venait le visiter; il y a tout lieu de croire qu'il ne manquera pas de s'y rendre après la fète. Nous allons feindre de quitter ces lieux; mais revenant bientôt sur nos pas, je vous introduis dans ce parc par une petite porte dont j'ai saisi la clef; vous vous cachez dans le souterrain, vous épiez l'instant favorable; à l'approche du comte, vous vous élancez sur lui, vous jetez un manteau sur sa tête; il n'a pas le tems de se reconnaître, et vous le conduisez à lá voiture que j'aurai soin de vous faire préparer. Ne vous embarrassez pas du reste; nous serons sur nos terres avant que l'on se soit aperçu de sa disparition.

BRACKMAN.

Voilà un plan digne de vous.

RAYNOLD.

Satan, lui-même, ne l'aurait pas mieux conçu.

BRACKMAN.

Cependant une difficulté se présente à ma pensée.

RISSDER.

Quelle est-elle?

BRACKMAN.

Les états du baron de Ludmarck et du comte de Sandwer sont séparés par un fleuve rapide. Vous savez qu'il n'existe qu'un pont fragile qu'aucune voiture ne peut traverser ; nous serons contraints de faire descendre notre prisonnier, de le conduire à pied, et il nous restera quatre grandes lieues à faire.

RISSDER.

J'ai tout prévu. Vous avez dû remarquer de l'autre côté du fleuve une petite chaumière isolée ?

RAYNOLD.

Oui. Eh bien !

RISSDER.

Elle est habitée, m'a-t-on dit, par une femme et sa fille ; c'est là que nous passerons le reste de la nuit, en attendant l'escorte et un équipage que j'ai fait demander au baron, et qui doivent arriver demain, à la pointe du jour, vers cette chaumière.

SCHWARTZ.

Mais cette chaumière est bien éloignée du pont ; nous aurons encore un grand détour à faire.

RISSDER.

N'importe ; c'est l'endroit indiqué pour le rendez-vous. Au surplus, nous n'avons pas le choix des moyens. Puis-je compter sur vous ?

RAYNOLD.

Comme sur vous-même. (*Annonce de la marche.*)

RISSDER.

Qu'est-ce que j'entends ?

SCHWARTZ.

Ce sont des paysans et de jeunes villageoises qui semblent se diriger de ce côté.

RAYNOLD.

C'est, sans doute, la fête qui va commencer.

RISSDER.

Evitons leur rencontre.

BRACKMAN.

Oui ; retirons-nous.

RISSDER.

Suivez-moi. Avant deux heures, ces transports d'allégresse feront place aux cris du désespoir. Quittons ces lieux quelques instans, et tombant comme la foudre, revenons bientôt venger notre maître, et mériter la récompense qui nous est promise. (*Ils sortent.*)

SCENE XII.

RAOUL, ADOLPHE, OLIVIA, EMMA, LISGAR, Paysans, Paysannes, Enfans, Hommes d'armes.

(*Marche brillante.*)

RAOUL.

Que ces témoignages de votre amitié sont chers à mon cœur, mes bons amis! et que le plaisir que vous me faites éprouver en ce moment est délicieux! Soyez assurés que je ferai tous mes efforts pour méritet tant d'amour, et que les plus heureux instans de ma vie seront ceux où je pourrai me flatter d'ajouter quelque chose à votre félicité.

TOUS.

Vive Monseigneur!

LISGAR.

Ce n'est pas le tout, M. le Comte, il y a encore quelque chose : si vous voulez avoir la bonté de vous placer là... vous allez voir des danses... Vous rerez content... Vrai... vous serez content.

OLIVIA.

Mon oncle, daignez agréer ces hommages.

RAOUL.

Avec plaisir, mes enfans. (*A Adolphe.*) Avant tout, Adolphe, tu es bien sûr que Rissder ne se présentera pas à cette fête.

ADOLPHE.

Oui, mon père. Les gens de sa suite l'attendaient dans les cours du château; et dans ce moment, je n'en doute pas, il abandonne ces lieux.

RAOUL.

Livrons-nous donc sans réserve à la joie que vous inspire un si beau jour.

(*On conduit le Comte à la place qui lui est destinée; Olivia et Adolphe se placent à ses côtés. Lisgar et Emma sont assis sur un des côtés de la scène. On danse.*)

BALLET.

LISGAR, *après le ballet.*

V'là, Monseigneur, ce que j'avons l'honneur de vous offrir.

RAOUL.

C'est bien, mes amis : je suis satisfait du zèle de ces braves gens; suivez-moi tous au château. Olivia, tu veilleras à ce qu'il leur soit donné tout ce dont ils peuvent avoir besoin.

OLIVIA.

Oui, mon oncle.

RAOUL.

Viens avec nous, Adolphe.

LISGAR.

Est-ce que j' pourrions nous flatter que Monseigneur voudrait passer la nuit avec nous ; car j'avons résolu de l'employer à danser, à boire, à chanter en son honneur.

RAOUL

Oui, mes amis, je ne vous quitterai que pour venir passer quelques instans au pavillon d'Herminie : c'est un devoir que je me suis imposé, et que je veux remplir chaque jour.

LISSGAR, *à part.*

C'est bon à savoir. (*Haut.*) Allons, suivez Monseigneur, et conduisez-vous aussi bien à table que vous venez de le faire à la danse. Je vous donnerai l'exemple. Ah! dam! c'est que je veux que tout se fasse comme il faut.

RAOUL.

Partons.

(*Raoul, Olivia et Adolphe sortent, précédés des villageois et suivis des hommes d'armes. Lisgar laisse défiler le cortége, et reste en scène ; le théâtre s'obscurcit peu à peu.*

SCÈNE XIII.

LISGAR, *seul.*

Oui; c'est ça. Allez, allez, et moi je reste. Ce que vient de dire Monseigneur m'a fait pousser une idée. Il faut que la fète soit complette pour ce bon maitre ; il va venir regarder le portrait de sa sœur : je veux qu'il le trouve entouré de guirlandes et de fleurs nouvelles. Il sera sensible à c'te attention; et peut-être bien qu'en sortant il me dira : Lisgar, c'est toi, j'en suis sûr... et moi, j' ferai motus... Il ajoutera... Je suis content, enchanté... Oh! quelle bonne idée j'ai eu là. Allons, vite à la besogne : car je le connais; il ne va pas tarder à venir; au bout de l'allée, il va filer... Prenons ces guirlandes et ces pots de fleurs: quand j'aurai fini, je me cacherai dans un petit coin du pavillon pour jouir de sa surprise.

(*Il prend quelques guirlandes et pots de fleurs qui ont servi à la fête, et entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIV.

RISSDER, RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ, *entrant avec précaution.*

RAYNOLD.

Il n'y'a plus personne. Tout le monde est éloigné, l'instant est favorable.

RISSDER, *enveloppé dans un grand manteau.*

Entrez dans la grotte, ouvrez la trape, cachez-vous dans le souterrain, et soyez attentif à mon signal.

BRACKMAN.

Mais s'il ne venait pas ?

RISSDER.

Alors nous nous approcherions du château. L'obscurité nous favorise, et nous chercherions d'autres moyens pour nous en emparer. Faites d'abord ce que je vous ai dit : il est important qu'on ne vous aperçoive pas. Moi, je vais rôder dans les environs.

(*Il s'éloigne. Raynold, Brackman et Schwartz se disposent à entrer dans la grotte.*)

SCENE XV.

RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ, LISGAR.

(*Lisgar ouvre la porte du pavillon.*)

BRACKMAN *à Raynold.*

Quelqu'un sort du pavillon. Silence !

LISGAR, *à la porte du pavillon.*

Il ne vient pas : tout est prêt pourtant ; mais v'là la nuit ; il aura sûrement besoin de moi pour lui procurer de la lumière : attendons encore un moment. (*Il rentre dans le pavillon.*)

BRACKMAN.

Voilà un homme qui pourrait bien faire manquer l'expédition.

RAYNOLD.

Il faudra s'en emparer, le jeter dans le souterrain, et refermer la trape sur lui. (*Musique.*) Attention ! J'entends du bruit de ce côté.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, RISSDER, ensuite LISGAR et RAOUL.

(*Rissder entre, reste dans le fond, et frappe trois fois dans ses mains.*)

RAYNOLD *à Rissder, en s'approchant de lui.*

Donnez-moi votre manteau.

(*Rissder le lui donne. Schwartz et Raynold se cachent dans la grotte ; Rissder, dans la coulisse, près le pavillon.*)

LISGAR, *sortant du pavillon.*

Il me semble que j'ai entendu.. (*Regardant dans la coulisse.*) Je ne me suis pas trompé ; c'est lui... (*Revenant sur l'avant-scène.*) Il va être fièrement surpris, c'est sûr. (*Il rentre dans le pavillon.*)

(*Le Comte paraît ; il se dirige vers le pavillon ; Raynold et Schwartz sortent de la grotte, s'approchent avec précaution, jettent le manteau sur la tête du Comte.*)

RAOUL.

Grand Dieu !

RAYNOLD.

Si tu dis un mot, tu es mort.

LISGAR, *au bruit, sort du pavillon.*

Qu'est-ce que c'est qu' ça ?

(*Rissder sort de la coulisse, s'empare de lui. Brackman accourt, et menace Lisgar d'un pistolet.*)

RISSDER.

Silence.

(*Ils entraînent Lisgar jusqu'à l'entrée de la grotte, et semblent le forcer à y entrer. Raynold et Schwartz emmènent Raoul du côté opposé. Le rideau tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une chaumière. Au premier plan, à droite de l'acteur, une cheminée; plus loin, du même côté, une sortie. A gauche, au premier plan, la porte d'un cabinet.

Un rouet, une table, quelques chaises meublent cette chambre.

Il est onze heures du soir. Une lampe, qui brûle sur la table, éclaire la Scène.

SCENE PREMIERE.

HERMINIE, *seule, venant de dehors.*

Quelle nuit obscure ! Le fleuve est agité par les vents, et tout semble annoncer un violent orage. Lorsque je devrais habiter le château de mes ancètres, y jouir de tous les honneurs dus au rang et à la fortune, l'épouse de Munster, la malheureuse Herminie, n'a pour la défendre des éclats de la foudre et de l'intempérie des saisons, que le toit rustique d'une misérable chaumière. Infortunée !... Mon époux n'a pu survivre au fatal événement qui me sépara de lui; et mon malheureux frère, en proie à la plus vive douleur, est allé

finir ses jours dans une terre étrangère. Tous ceux qui s'intéressaient à mon sort sont descendus dans la tombe. Mes ennemis seuls existent. J'ai tout perdu, époux, parens, fortune; il ne me reste rien... Rien. Que dis-je? Et ma fille! et ma Lisytèle?... Enfant chéri! le Ciel semble t'avoir doué de toutes les vertus, pour me dédommager des maux dont je suis accablée. Perfide Ludmarck! tu frémirais de rage, si tu savais que j'ai trouvé sur tes propres domaines une demeure tranquille, où, sous un nom supposé, à l'aide du travail de mes mains, je pourvois à mon existence, à celle d'une fille adorée, dont les innocentes caresses adoucissent mes tourmens, et m'aident à supporter les peines que j'endure.... Mais, je l'entends, je crois... Ah! dérobons-lui mes larmes.

SCENE II.

HERMINIE, LISYTÈLE.

LISYTÈLE, *sortant du cabinet,*

Eh bien, maman! est-ce que tu vas encore veiller cette nuit? cela te fera mal; il est bientôt onze heures; je t'en prie, viens te reposer.

HERMINIE.

Non, ma fille. Je veux auparavant terminer cet ouvrage; demain, au point du jour, tu le porteras au hameau et tu t'informeras, en même tems, de la santé de la pauvre Laura. Il ne lui faut plus que du repos; je te chargerai de lui remettre un somnifère que je viens de préparer pour elle et dont l'effet est certain. A peine aura-t-il mouillé ses lèvres, que cédant à la force du remède, elle tombera dans un profond sommeil.

LISYTÈLE.

Oh! maman, si tu entendais cette brave femme, lorsque je lui porte quelque chose de ta part: « Cette bonne Maria, me dit-elle, c'est un ange; c'est la protectrice de notre hameau et la mère de tous les infortunés. Depuis quinze ans qu'elle habite parmi nous, sa bienfaisance ne s'est point rallantie, et son zèle à secourir les malheureux a toujours été le même.... » Puis ses yeux se portent sur moi, ils se remplissent de larmes.... Sa voix s'altère; elle prononce à peine.... Je n'entends pas, mais je vois bien qu'elle appelle sur toi la bénédiction du ciel.

HERMINIE.

Chère enfant!... Tu le vois, ma fille, la science est toujours nécessaire. Si je ne connaissais pas la vertu des plantes qui croissent aux environs de cette demeure, je ne jouirais pas aujourd'hui du plaisir d'être utile.

LISYTÈLE.

Tu m'instruiras aussi, maman; je veux, comme toi, prendre soin de tous les malheureux.

HERMINIE.

Oui, ma fille. (*L'embrassant.*) Oui, ma Lisytèle, avec de pareils sentimens, tu jouiras aussi du bonheur d'être aimée. Mais il est tard, ma fille, va te reposer.

LISYTÈLE.

Non, maman. Oh! non, je n'irai pas sans toi, et puisque tu veux travailler encore, permets-moi de rester aussi; nous causerons, le tems te paraîtra moins long, et puis... et puis j'ai bien des choses à te demander.

HERMINIE.

A moi, Lysitète?

LISYTÈLE.

Oui, à toi. Mais je crains bien que tu ne veuilles pas répondre à mes questions; car, jusqu'à présent, tu m'as toujours traitée comme un enfant.

HREMINIE.

C'est qu'en effet tu es bien jeune.

LISYTÈLE.

Mais j'ai bientôt seize ans.

HERMINIE, *souriant.*

Et à cet âge, tu penses..... Mais, dis-moi, que veux-tu savoir?

LISYTÈLE.

Accorde-moi d'abord la permission de rester avec toi, je t'en prie.

HERMINIE.

Eh bien, soit, je te l'accorde; mais je crains....

LISYTÈLE.

Que veux-tu qui m'en arrive? Se coucher un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Tiens, mets-toi là, voilà ton ouvrage; je vais prendre mon rouet et me placer ici, nous travaillerons tout en causant. (*Elle a été chercher une chaise pour sa mère, une pour elle; elle a pris son rouet qui était au fond; elles sont toutes deux assises l'une auprès de l'autre.*) Nous sommes à merveille.

HERMINIE.

Parle, ma fille.

LISYTÈLE.

Dis-moi, maman, tu n'as pas toujours habité cette chaumière?

HERMINIE.

Pourquoi me fais-tu cette question?

LISYTÈLE.

La pauvre Laura bénit l'instant où tu es venue te fixer en ces lieux.... Tu n'y as donc pas toujours demeuré?

HERMINIE.

Non, ma fille.

LISYTÈLE.

Suis-je née dans ce pays ?

HERMINIE.

C'est dans cette chaumière que tu as reçu le jour. Je fuyais un ennemi puissant, une bonne femme qui habitait cette cabane m'a recueillie, m'a donné asyle, et depuis un mois je partageais sa demeure, lorsque je t'embrassai pour la première fois.

LISYTÈLE.

Et qu'est devenue cette bonne femme?

HERMINIE.

Elle est morte, ma fille. Comme ta mère, elle était seule au monde, privée de parens..... Je reçus son dernier soupir, et j'héritai de son habitation. Depuis ce tems, je passe loin du monde et dans la solitude les années d'une vie que je tâche de rendre utile à mes semblables.

LISYTÈLE.

Tu fuyais un ennemi puissant, dis-tu ? Pourquoi donc était-il ton ennemi?

HERMINIE.

C'est un secret que je ne dois pas t'apprendre encore.

LISTTÈLE.

Là !

HERMINIE.

Mais sois tranquille, tu le sauras un jour. Tout ce que je puis te dire, c'est que le barbare m'a ravie à l'amour de ton père.

LISYTÈLE.

O ciel ! (*Elle cesse de travailler.*)

HERMINIE.

Qu'il fût la cause de son trépas, et que j'aurais tout à redouter, s'il découvrait le lieu de ma retraite. Le cruel ! il viendrait peut-être encore m'arracher de tes bras.

LISYTÈLE.

O mon dieu! si cela arrivait, si j'étais privée de toi, [illegible] rras.

HERMINIE.

Ne crains rien, ma Lisytèle, quinze ans de malheurs ont tellement changé mes traits, que je pourrais, sans danger, m'offrir aux regards mêmes de ceux qui ont causé tous mes maux.

LISYTÈLE.

Eh !... quels étaient tes parens ? Travaillaient-ils à la terre?

HERMINIE.

Non, ma fille; ils étaient dans l'opulence : ta mère est née au milieu des grandeurs.

LISYTÈLE.

Et tu n'as entretenu aucune correspondance....

HERMINIE.

Aucunes, ma fille; elles m'auraient infailliblement trahie. J'ai dû renoncer pour toujours à un monde devenu étranger pour moi, et qui ne m'aurait offert que de douloureux souvenirs. Vivre dans l'obscurité la plus profonde, et pleurer dans le silence, voilà ma destinée. Ne cherche pas à en savoir davantage.

LISYTÈLE.

Pauvre maman! je respecte tes secrets, puisque tu ne juges pas à propos de me les révéler; mais tu es bien sûre, bien sûre, que nous ne courons aucun risque, et que nous pourrons toujours rester ici?

HERMINIE.

Oui, ma fille.

LISYTÈLE.

Nous ne changerons point de demeure?

HERMINIE.

Hélas! je ne le pense pas.

LISYTÈLE, *avec un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt.*

Ah! tant mieux.

HERMINIE.

Pourquoi donc cette joie, Lisytèle?

LSYITÈLE.

Maman....

HERMINIE.

Quel motif as-tu de te réjouir, en apprenant que notre malheur doit être éternel?

LISYTÈLE, *embarrassée.*

Maman, c'est que... Je n'ose...

HERMINIE.

Parle, ma fille: ta mère n'aurait-elle plus ta confiance?

LISYTÈLE.

Oh! si, toujours... toujours.

HERMINIE.

Eh bien! tu as des secrets pour moi? Les questions que tu viens de me faire.... L'embarras que tu éprouves... Allons, allons, ne cache rien à ta meilleure amie.

LISYTÈTE.

Oh! oui, ma meilleure amie!... Aussi tu vas tout savoir. (*Elle se lève, porte son rouet au fond de la chambre, range sa chaise, et revient près de sa mère, qui s'est levée et a aussi reporté sa chaise.*) Je m'en veux bien, va, de te l'avoir caché... Cela ne m'était jamais arrivé; et peut-être est-ce à cause de cette faute que je ne dors plus depuis huit jours... Pardonne-moi.

HERMINIE.

Tu m'effrayes! Dois-je craindre encore de nouveaux malheurs?

LISYTÈLE.

Ah! rassures-toi. Ce n'est pas lui qui voudrait te faire du mal.

HERMINIE.

Lui! Qui lui? De qui parles-tu? Hâtes-toi de m'instruire: tu me mets au supplice.

LISYTÈTE.

D'un jeune étranger que je vis, il y a huit jours, là-bas, de l'autre côté du fleuve... Ah, maman! comme il tremblait! et moi... comme j'étais émue!... Il me regardait avec tant de plaisir... Oh! je m'en suis bien aperçue. Un instant j'ai voulu fuir; mais dès qu'il parla, je n'en eus plus la force: mes regards fixés sur les siens... Ah, maman! qu'ils étaient doux! qu'ils étaient expressifs!

HERMINIE, *à part.*

Ciel! qu'est-ce que j'entends! (*A Lisytèle.*) Et depuis huit jours tu m'as fait un secret...

LISYTÈLE.

Ah! je sens encore plus par mon cœur que par tes reproches, qu'il ne faut jamais rien cacher à sa mère.

HERMINIE.

Mais que te voulait cet étranger? Que t'a-t-il dit?

LISYTÈLE.

Il était égaré; il cherchait son chemin: je le lui ai enseigné... Mais, te le dirai-je? Je ne le connaissais que depuis quelques instans, et je le vis avec peine s'éloigner... Ses discours étaient si honnêtes... Il me disait de si jolies choses... Et puis il me parlait de toi.

HERMINIE.

De moi!

LISYTÈLE.

Oui, maman. Il m'a demandé ce que tu étais, ce que tu faisais... J'aurais voulu qu'il vint jusqu'ici; que tu pusses le voir; mais il reviendra, j'en suis sûre: il m'a paru trop fâché de me quitter, pour que je ne conçoive pas l'espoir de le revoir encore... N'est-ce pas une preuve qu'il est bon, puisque je m'intéresse tant à lui?

HERMINIE, *à part.*

Innocente créature! elle l'aime, je le vois; mais gardons-nous de l'éclairer sur ses véritables sentimens. (*Haut.*) Vous avez eu tort, Lisytèle, de me faire un mystère de cette rencontre. Vous savez combien tout ce qui vous touche m'intéresse. Vous ne concevez pas tous les maux auxquels cette réserve pourrait vous exposer.

LISYTÈLE.

Ah! ne te fâche pas, maman. Dieu m'en a assez punie, puisqu'il m'a ôté le repos.

HERMINIE.

Il faut, ma fille, oublier cet étranger.

LISYTÈLE.

L'oublier !

HERMINIE.

Il le faut absolument.

LISYTÈLE.

Je veux bien te le promettre ; mais j'ai bien peur de ne pouvoir y réussir. Sans cesse il occupe ma pensée : son souvenir interrompt mon sommeil : si je lis ces bons livres que tu m'a donnés, et qui m'instruisent en m'amusant, je substitue, sans le vouloir, son nom à celui du héros qui m'intéresse. Le matin, à mon réveil, mon premier soin, tu le sais, est de prier l'Eternel de conserver tes jours; eh bien ! l'idée de l'étranger se joint, malgré moi, à la tienne, et ma prière, alors, vous est commune à tous les deux.

HERMINIE, *à part.*

Il me manquait ce dernier malheur. (*Haut.*) Ah, ma fille! quelle imprudence! Garde-toi bien d'écouter le sentiment qui te parle en sa faveur : si le hasard amène cet inconnu aux environs de notre demeure, promets-moi de le fuir ; il y va du répos de ta vie et du bonheur de ta mère.

LISYTÈLE.

Puisque tu le veux, il faudra bien que j'obéisse... Mais si tu me défends de le voir, permets-moi du moins de penser à lui ; cela ne peut faire de mal à personne.

HERMINIE.

Non, Lisytèle ; il faut le bannir de ta mémoire comme de ta présence.

LISYTÈLE.

Allons, je vois bien qu'il ne me reste plus d'espoir. Je pleurerai beaucoup... beaucoup, je t'en préviens ; mais je me cacherai pour que tu ne voies pas couler mes larmes.

HERMINIE, *à part.*

Charmante enfant !

LISYTÈLE.

Maman, puisqu'il ne faut plus que je pense à lui, je dois aussi te rendre quelque chose qu'il m'a donné... mais ne te fâche pas encore, c'est bien malgré moi.

HERMINIE.

Qu'est-ce donc ?

LISYTÈLE.

En me quittant, il a voulu me faire accepter la bague qu'il portait à son doigt ; je l'ai refusée, mais il l'a posée à mes pieds, et a disparu aussitôt : je ne pouvais pas la laisser à terre... je l'ai ramassée.

HERMINIE.

Où est-elle ?

LISYTÈLE.

Ne sachant comment faire pour qu'elle ne frappât point tes regards, je n'ai trouvé d'autre moyen que de la placer sur mon cœur ; tiens, la voilà, je te la rends.

HERMINIE.

Donne, ma fille.

LISYTÈLE.

Que je la voie encore... Mais non, non ; ôte-la de mes yeux.... (*Sanglottant*) C'est fini, je n'ai plus rien à lui.

HERMINIE, *examinant la bague.*

Dieu ! que vois-je ?... Se pourrait-il ?....

LISYTÈLE, *vivement.*

Eh bien ! qu'as tu donc, maman ? Est-ee que cette bague te troublerait aussi ?

HERMINIE, *cherchant à se remettre.*

Moi ! non, non, Lisytèle ; mais ce que tu viens de m'apprendre, les pleurs que tu répands... (*A part.*) Les armes de mon frère !... de Raoul !... (*Haut.*) Laisse-moi ; va, ma fille, va, j'ai besoin d'être seule un moment.

LISYTÈLE.

Tu n'es plus fâchée contre moi ?

HERMINIE.

Non, non ; mais laisse-moi.

LISYTÈLE, *à part.*

C'est singulier, comme cette bague a troublé maman..... Ah ! ce jeune homme... Malheureuse Lisytèle !

(*Elle rentre dans le cabinet.*)

SCENE III.

HERMINIE, *seule et dans le plus grand trouble.*

Grand Dieu ! quel évènement !... Cette bague, ces armes... je ne reviens pas de ma surprise ! Quel peut être ce jeune étranger ?... Si c'était Adolphe... Mais, quelle est mon erreur ! Sa coupable mère ne pouvait le souffrir. Jamais, depuis son départ, il ne vint auprès d'elle jouir de ses caresses ; jamais elle ne lui donna le doux nom de fils... Cependant, si le remords avait touché son âme... si par un miracle de la Divinité.... Ah ! quelque barbare que soit le cœur d'une mère, la nature parle, et tôt ou tard sa voix est entendue. Hélas ! depuis que j'ai perdu ce brave soldat qui favorisa ma fuite de chez le perfide Ludmarck, et qui dans ma retraite m'instruisait de tout ce qui se passait au château de mon ennemi, je n'ai pu recevoir aucune nouvelle. A qui les demander sans éveiller les soupçons, sans compromettre ma sûreté ?.... Mais si j'en crois d'heureux pressentimens, c'est lui, c'est Adolphe qui a parlé à Lisytèle. Je le sens aux palpitations de mon cœur. Oui, le

Ciel a pris soin de rapprocher ces deux enfans pour les avertir des nœuds qui les unissent.... Il faut que je le voie, il faut que je lui parle, nul danger ne peut plus m'arrêter, j'irai moi-même.... Ah ! puissai-je retrouver en lui la tendresse et les vertus de son père ! Dieu de bonté, qui voulus m'éprouver par quinze ans de souffrances, tu dois être satisfait de ma résignation ; daigne donc m'en donner le prix, en accordant à ma fille le bonheur qu'elle mérite.... Qu'entends-je?

SCENE IV.

HERMINIE, LISYTÈLE.

LITSYÈLE, *dans le cabinet.*

Oui, oui, messieurs ; je vais le dire à maman.

HERMINIE.

C'est la voix de ma fille ; à qui parle-t-elle ?

RAYNOLD, *dans la coulisse.*

Allons, allons, dépêchez-vous.

LISYTÈLE, *accourant effrayée.*

Ah ! maman.... maman.

HERMINIE.

Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc, mon enfant ?

LISYTÈLE.

Ah ! je meurs d'effroi ! des soldats qui conduisent un malheureux lié avec de grosses cordes.... Ils viennent ici.

HERMINIE.

Ici !

LISYTÈLE.

Oui. Il pleut à verse ; et je m'apprêtais à fermer la croisée lorsqu'ils m'ont aperçue ; ils m'ont commandé de descendre leur ouvrir ; mais avec un ton.... Oh ! nous sommes perdues... (*Bruit dans la coulisse du côté de la porte d'entrée.*) Ne les entends-tu pas ?

HERMINIE.

Qui peuvent être ces gens ?

LISYTÈLE.

Maman, je t'en prie, n'ouvre pas.

HERMINIE.

Eh ! ma fille, pouvons-nous résister à la force. Un refus les irriterait peut-être, et qui sait ce qu'ils seraient capables d'entreprendre. Ils cherchent sans doute un asyle, il faut les recevoir. Mais, au nom du ciel, cache ton effroi... Attends-moi là. (*Elle va ouvrir.*)

LISYTÈDE, *seule un instant.*

Mon dieu ! qu'allons-nous devenir ! Ah ! il faut que maman ait bien du courage. J'aurais mieux aimé laisser enfoncer la porte que de les recevoir de bonne volonté.

SCENE V.

HERMINIE, RISSDER, LISYTÈLE.

RISSDER.

Bonsoir, brave femme, bonsoir. Je viens vous demander un asyle pour moi et ceux qui m'accompagnent. Mais n'ayez aucune inquiétude, quelques heures seulement et nous vous débarrassons.

HERMINIE.

Soyez les bien-venus; mais vous serez fort mal, je dois vous en prévenir, dans une pauvre chaumière et chez une paysanne qui vit du travail de ses mains.

RISSDER.

Oh! nous ne demandons qu'à nous abriter. Nous conduisons un prisonnier de la plus haute importance, et la prudence exige que nous attendions le jour pour continuer notre route.

HERMINIE.

Ah! vous conduisez un prisonnier.

RISSDER.

Oui, l'ennemi irréconciliable du baron de Ludmarck; notre maître.

HERMINIE.

Vous appartenez donc au baron?

RISSDER.

Vous voyez en moi Rissder, son fidèle écuyer.

HERMINIE.

Monsieur, j'ai l'honneur.... (*A part.*) Encore quelque victime.

RISSDER.

Ah ça! vous nous recevez, n'est-ce pas? mes camarades attendent, et notre prisonnier surtout a grand besoin de repos.

HERMINIE.

Faites donc entrer ces messieurs.

RISSDER.

Volontiers. (*Il sort.*)

HERMINIE, *à part.*

Si je pouvais être utile à cet infortuné!

LISYTÈLE.

Si vous aviez refusé, ils auraient passé leur chemin.

HERMINIE.

Laisse-moi faire.

SCENE VI.

RAOUL, HERMINIE, LISYTÈLE, RISSDER, RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ, un Soldat.

RISSDER, *entrant le premier.*

Entrez, entrez.

RAYNOLD.

Allons, allons, marchez.

(*Entrée des Soldats qui se groupent dans le fond, ayant Raoul au milieu d'eux.*)

Nous voilà. Le diable emporte le pont qui nous a contraints à descendre de voiture. Nous avons fait au moins un quart de lieue, la pluie sur le corps.

LISYTÈLE, *à part.*

Ah, mon Dieu! quelles figures!

RISSDER.

Soyez tranquille; vous allez avoir le tems de vous sécher.

RAYNOLD, *à Raoul.*

Asseyez-vous là.

(*Raoul vient s'asseoir près de la cheminée; Herminie, qui s'est approchée de lui, le reconnaît.*)

HERMINIE.

Grand Dieu! que vois-je?

LISYTÈTE, *accourant près de sa mère.*

Qu'as-tu donc, maman?

HERMINIE.

Rien, ma fille, rien. (*A part.*) C'est Raoul, c'est mon frère.

RAYNOLD.

Allons, allons, la mère; faites-nous un peu de feu; nous sommes mouillés jusqu'aux os.

HERMINIE, *dans le plus grand trouble.*

Dans un instant, Messieurs. (*A part.*) O ciel! il n'est pas mort. (*Haut.*) Vous allez av ir tout ce que vous demandez. (*A part.*) Mon frère, au pouvoir de ces misérables! (*Haut.*) Voilà des siéges, Messsieurs. (*A part.*) Je crains de me trahir. (*Haut.*) Asseyez-vous. (*A Lisytèle, brusquement.*) Allons, allons, ranime ce feu : ne vois-tu pas qu'il va s'éteindre? Dépêche-toi donc.

LISYTÈLE.

J'y vais, maman... Ah, mon Dieu! qu'est-ce qu'elle a donc! (*Elle va à la cheminée et rallume le feu.*)

RISSDER.

Donnez-vous le tems, ma bonne. Nous serions fâchés de vous causer trop de dérangement.

HERMINIE.

Ah! c'est que j'étais bien loin de m'attendre à une pareille

visite ; et puisque le hasard me la procure, je voudrais au moins vous traiter comme vous le méritez.

BRACKMAN.

Parbleu ! voilà une brave femme.

RISSDER.

Soyez sûre que vous serez bien payée de votre complaisance.

HERMINIE.

Oh ! je n'en doute pas. Aussi je vais faire de mon mieux. (*A Lisytèle.*) Eh bien ! le feu est-il prêt ?

LISYTÈLE.

Oui, maman. Quel empressement !

HERMINIE.

Allons, Messieurs, approchez-vous de la cheminée.

(*Les soldats font un mouvement pour s'approcher de la cheminée ; Rissder les appelle.*)

RISSDER.

Ecoutez. (*Ils passent tous de son côté. S'adressant au quatrième.*) Tu vas te remettre en route ; tu rencontreras infailliblement le détachement qui doit nous joindre dans cette chaumière.

HERMINIE, *à part.*

Un détachement !

RISSDER.

Et tu presseras sa marche autant qu'il te sera possible.

HERMINIE, *à part.*

Juste ciel !

LE SOLDAT

Il suffit.

RISSDER.

Va. (*Le soldat sort. Herminie, qui s'est approchée de Raoul, le regarde avec intérêt.*)

RAOUL, *à Herminie.*

Si, comme tout l'annonce, la pitié n'est pas étrangère à votre cœur...

RISSDER, *à Raoul.*

Que dites-vous donc là, seigneur ? Je vous défends de parler à cette femme. (*A Herminie.*) Et vous, si vous ne voulez pas perdre votre liberté, tremblez d'approcher de ce prisonnier.

RAOUL.

Lâche ! oses-tu bien proférer ce mot. Moi ! ton prisonnier ! Dis plutôt ta victime. Si le sort des combats m'eût fait tomber au pouvoir de ton maître, je supporterais avec résignation la loi du vainqueur ; mais lorsque par la ruse la plus

déloyale et la perfidie la plus atroce vous êtes parvenus à m'arracher de mes foyers, je ne puis voir en vous que de brigands dignes du plus affreux supplice et de l'exécration de tous les gens de bien.

BRACKMAN.

Voyez-vous ça !

HERMINIE, *à part.*

Le malheureux ! Tout entier à sa douleur, il ne peut me reconnaître ; tant mieux, cela me servira, le sauver ou mourir.

BRACKMAN, *continuant.*

Eh bien ! toutes vos jérémiades ne serviront à rien : vous êtes en notre pouvoir ; et ce que vous dites là, voyez-vous, autant de paroles perdues.

RAOUL.

Je ne m'abaisserai plus à vous répondre.

RAYNOLD.

Et vous ferez bien.

HERMINIE, *à part.*

Gagnons leur confiance. (*Haut.*) Il ignore sans doute que toutes les ruses sont permises pour s'emparer d'un ennemi qu'on redoute. Il me paraît que le baron de Ludmarck a fort bien entendu ses intérêts, en le faisant enlever. Soyez tranquille, seigneur écuyer, si quelqu'un ici s'intéresse à lui, je vous réponds que ce n'est pas moi.

RISSDER.

A la bonne heure.

RAOUL.

Femme cruelle ! Je m'étais bien trompé !

LISYTÈLE.

Il a pourtant l'air d'un bien honnête homme.

HERMINIE.

Allons, taisez-vous. Il appartient bien à une petite fille comme vous de juger les hommes à la première vue ; c'est bien à votre âge... Préparez cette table, et ne vous mêlez pas des affaires d'état.

LISYTÈLE.

Mais, ma mère...

HERMINIE.

Silence ! et faites ce que je vous dis.

RAYNOLD.

Allons, allons, obéis à ta mère : tu vois bien qu'elle se fâche.

LISYTÈLE.

Jamais elle ne m'a parlé comme cela... C'est cette malheureuse bague qui cause sa colère.

HERMINIE.

Tu raisonnes, je crois ?

LISYTÈLE.

Non, maman.

HERMINIE, *à part.*

Affectons une dureté qui n'est pas dans mon cœur.

RISSDER.

Je suis content de votre zèle, ma bonne. Comment vous nommez-vous ?

HERMINIE.

Maria, pour vous servir, mon bon seigneur.

RISSDER.

Eh bien! Maria, je suis excédé de fatigue, et je voudrais me reposer un instant. Ces braves suffisent pour veiller sur cet homme. N'auriez-vous pas quelqu'endroit....

HERMINIE, *à part.*

Débarrassons-nous de lui, d'abord. (*Haut.*) Bien volontiers. Tenez, passez dans cette chambre; il y a un grand fauteuil, vous pourrez vous jeter dessus et dormir tout à votre aise.

LISYTÈLE.

Quoi, maman! dans votre chambre ?

HERMINIE.

Eh bien! oui, dans ma chambre. Une nuit est bientôt passée, quand on l'emploie à rendre service, et surtout à de braves gens.

LISYTÈLE.

Tout ce que je vois me semble un rêve affreux.

HERMINIE.

Entrez, entrez, et tâchez de vous reposer, cela vous fera du bien; surtout dormez avec confiance. Ces messieurs, comme vous le dites, suffisent pour veiller sur ce prisonnier; et puis, je suis là, moi; et quoique je ne sois qu'une femme, je vous assure que je ne manque ni d'adresse ni de courage.

RISSDER.

Eh bien! je vais profiter de votre offre obligeante.

HERMINIE.

Lisytèle, donne de la lumière.

RAOUL.

Le langage de cette femme me révolte.

BRACKMAN.

Je conçois que cela ne vous arrange pas.

LISYTÈLE, *donnant de la lumière.*

En voilà.

RISSDER.

Je vous remercie, ma belle enfant. (*A Herminie.*) Je

vous recommande mes soldats ; ils ont besoin de prendre quelque nourriture.

HERMINIE.

Soyez sans inquiétude ; rien ne leur manquera.

RISSDER, *aux soldats.*

Vous autres, du zèle et de la surveillance.

BRACKMAN.

Comptez sur nous.

(*Rissder se dispose à entrer dans le cabinet ; il est déjà sur le seuil de la porte, lorsqu'il se retourne ; appelle d'un geste ses soldats, qui viennent près de lui, leur recommande de nouveau Raoul. Pendant ce tems, Lisytèle, qui a considéré attentivement Raoul, amène sa mère sur le devant de la scène. Rissder entre dans le cabinet.*)

SCENE VII.

RAOUL, assis ; RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ, HERMINIE, LISYTÈLE.

LISYTÈLE, *à sa mère.*

Maman, quand vous devriez vous fâcher encore plus contre moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que la situation de ce malheureux m'arrache des larmes.

HERMINIE.

Ah ! ma fille, garde-toi...

RAYNOLD.

Eh bien ! qu'est-ce que vous dites donc là, vous autres ?

HERMINIE.

Je dis... je dis à cette petite fille de vous apprêter de quo[i] souper... Va chercher du pain, et...

BRACKMAN.

Et du vin, surtout.

HERMINIE.

Certainement du vin, et beaucoup ; c'est ce que j'ai d[e] meilleur à vous offrir ; ne le ménagez pas (*A Lisytèle.* Mais allez donc, ces messieurs devraient être servis.

LISYTÈLE.

J'y vais, maman. (*A part.*) Je m'y perds.

HERMINIE, *aux soldats.*

C'est jeune, voyez-vous... votre arrivée inattendue... présence de votre prisonnier... tout cela l'interdit un pe[u] et puis elle est si timide.

RAYNOLD.

Oh ! il n'y a pas de mal à cela. J'aime beaucoup les femm[es] timides ; et, pour vous le prouver, il faut que j'embras[se] cette jolie petite brunette. (*Il va à elle.*)

LISYTÈLE, *se réfugiant dans les bras de sa mère.*

Maman !... maman !

HERMINIE, *la serrant dans ses bras.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est donc ?... Laissez-la, messieurs, je vous en prie ; croyez-moi, cessez de vous occuper d'elle ; elle ne mérite pas l'honneur que vous lui faites.

BRACKMAN.

Diable ! elle est bien farouche.

HERMINIE, *à part.*

Ah, Raoul ! c'est pour toi que je supporte ces outrages. (*A Lisytèle.*) Allons, descends à la cave, et monte-nous du vin autant que tu pourras en porter.

BRACKMAN.

Je vais avec vous, la belle ; je vous aiderai.

HERMINIE.

Non, non, cela est inutile ; et votre prisonnier...

BRACKMAN.

Ah ! vous avez raison.

HERMINIE.

Mais, partez donc, quand je vous le dis.

LISYTÈLE.

Oui, maman. (*A part, en sortant.*) Oh ! la cruelle nuit !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LISYTÈLE.

HERMINIE, *à part.*

Instruisons mon frère de ma destinée ; mais évitons de me faire reconnaître ; son trouble nuirait à mes desseins.

SCHWARTZ.

Elle est vraiment charmante, votre fille.

BRACKMAN.

J'en ferais volontiers madame Brackman.

HERMINIE.

Vous êtes trop honnête, assurément.

RAYNOLD.

Parbleu ! soyez sûre que le baron de Ludmarck sera instruit de l'accueil que vous nous faites.

HERMINIE.

Ah ! je vous en prie, n'y manquez pas ; car apprenez que ce n'est pas sans raison que je m'empresse de vous être agréable ; j'ai un peu compté sur vous pour rentrer en grâce auprès de lui.

RAYNOLD.

Comment donc ?

HERMINIE.

Telle que vous me voyez, je devrais habiter le château de Ludmarck, quoique, depuis environ quinze ans, je reste cachée dans cette misérable chaumière.

BRACKMAN.

Contez-nous donc cela.

HERMINIE.

Volontiers. Vous avez sans doute entendu parler d'Herminie, la sœur de Raoul ?

RAOUL, *surpris et à part.*

Que dit-elle, Herminie ?

RAYNOLD.

Oui. Eh bien ?

HERMINIE.

J'habitais une petite ville des environs du château de votre maître, lorsqu'il la fit enlever. Il lui fallait une femme de confiance pour lui tenir compagnie dans la prison où elle devait finir ses jours, et c'est moi que l'on choisit.

RAYNOLD.

Ah ! ah !... mais je ne vous ai jamais vu au château.

HERMINIE.

Cela n'est pas étonnant ; je ne sortais pas de l'appartement de la jeune comtesse. Ce qui me détermina à faire ainsi le sacrifice de ma liberté, c'est qu'on promit de faire ma fortune ; mais, hélas ! je n'ai retiré aucun fruit de mon dévoûment, puisqu'au bout de trois mois. Herminie, qui eut l'adresse de gagner un soldat, trouva le moyen de s'évader de sa prison.

RAOUL, *à part et vivement.*

Qu'entends-je ?

HERMINIE.

Ma foi, je craignais que le soupçon ne tombât sur moi, et, sans dire adieu à personne, je vins me cacher dans cette chaumière, que je n'ai pas quittée depuis ce tems.

BRACKMAN.

Ah ! maintenant, vous pourriez reparaître sans crainte devant le baron, sa colère contre vous doit être bien affaiblie, car vous savez sans doute qu'Herminie n'existe plus.

RAOUL, *à part.*

Il est donc vrai !

HERMINIE.

Qui vous l'a dit ? Vous vous trompez bien fort ; elle existe encore ; je connais même le lieu de sa retraite.

RAYNOLD.

Serait-il possible !

RAOUL, *à part.*

O bonheur ! ma sœur vivrait.

BRACKMAN.

Où se cache-t-elle donc ?

HERMINIE.

C'est au baron lui-même que je me propose de l'indiquer, et cela pas plus tard que demain.

RAYNOLD.

Pourquoi donc lui en avoir fait un mystère jusqu'à ce jour ?

HERMINIE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai découvert son asyle.

RAOUL.

Se peut-il que le ciel ait formé un pareil monstre !

HERMINIE, *affectant la surprise.*

Hein !... que dit-il ? Est-ce à moi qu'il parle ?

RAOUL.

A toi, misérable !

HERMINIE.

Eh bien ! qu'a-t-il donc ? S'intéresserait-il au sort d'Herminie ?

RAYNOLD.

Il a de bonnes raisons pour cela. Mais, changeons de conversation : le vin tarde bien à venir.

HERMINIE.

Il sera ici dans un moment. En attendant, aidez-moi à approcher cette table. (*On exécute ce mouvement.*)

RAOUL, *à part pendant ce tems.*

Le langage de cette femme me fait horreur ; mais elle vient, sans le vouloir, de porter la consolation dans mon âme : Herminie existe : cette nouvelle adoucit en ce moment toutes mes infortunes.

SCHWARTZ.

Ah ! voilà notre petite pourvoyeuse.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LISYTÈLE.

LISYTÈLE, *apportant un panier de vin.*

Voilà du vin autant que j'ai pu en monter.

RAYNOLD.

Quatre bouteilles ?... C'est dommage que vous ne soyez pas plus forte.

HERMINIE.

Elle y retournera, s'il le faut. Allons, Messieurs, à table. (*A part.*) Si je pouvais les faire boire assez... (*Haut.*) Buvez d'abord. (*Elle verse à boire.*)

BRACKMAN.

Ce petit vin est excellent.

HERMINIE, *à Raoul.*

Et vous, n'avez-vous besoin de rien ? Quoique je sois votre ennemie, je ne suis pas assez méchante pour vous refuser un peu de nourriture.

RAOUL.

Je n'accepte rien des gens que je méprise.

HERMINIE.

A votre aise. (*A part.*) Ah, Raoul ! si tu savais à qui tu parles... (*Haut.*) Il en restera davantage pour ces braves gens. Buvez, mes amis, et surtout ne ménagez pas ma cave ; elle est toute à votre service.

RAYNOLD.

Bien obligé : nous y ferons honneur.

BRACKMAN.

Est-ce que vous ne nous tenez pas compagnie ?

HERMINIE.

Pardonnez-moi.

RAYNOLD.

Mettez-vous là.

HERMINIE, *s'asseyant.*

Avec plaisir. (*Elle sert.*)

LISYTÈLE, *à part.*

D'où vient donc cette dureté que maman affecte devant ces soldats ?... Son insensibilité pour ce malheureux qui me fait tant de peine... Oh ! il y a quelque chose... il n'est pas possible.

RAYNOLD.

Eh bien ! la belle enfant, est-ce que vous ne buvez pas un coup avec nous ?

LISYTÈLE.

Je vous remercie, Monsieur ; je n'ai pas soif.

HERMINIE, *se levant.*

Laissez-la donc. Est-ce qu'une jeune fille doit boire du vin ?

BRACKMAN.

Non. En ce cas, j'aurais fait une bien mauvaise demoiselle. (*Il boit.*)

HERMINIE, *aux deux autres.*

Eh bien ! vous ne buvez pas ?

SCHWARTZ.

Non. Mais nous allons boire.

BRACKMAN.

Que je t'en verse.

[HE]RMINIE, *s'approchant de Raoul pendant que les soldats se versent à boire.*

Espoir et confiance.

RAOUL, *surpris et la regardant.*

Que dit-elle !

HERMINIE, *pendant que les soldats boivent.*

Il me vient une idée... Le somnifère que j'ai préparé... [C]ela sera plus prompt... Oui, c'est le ciel qui m'inspire. *Elle va au cabinet.*)

BRACKMAN.

Où allez-vous donc ?

HERMINIE.

Je vais voir si votre capitaine n'a pas besoin de quelque [c]hose... Ah ! je fais une réflexion. (*A part.*) Ne laissons [p]as ma fille avec ces misérables.

RAYNOLD.

Qu'est-ce que c'est ?

HERMINIE.

Le soldat qui est sorti a sans doute laissé la porte ouverte : pendant que vous êtes là, votre prisonnier pourrait bien s'évader : car vous lui avez lié les bras ; mais ne pourrait-il pas se servir de ses jambes ?

BRACKMAN.

Eh bien !

HERMINIE.

Lisytèle, va fermer la porte d'entrée, et tu m'en apporteras la clef.

LISYTÈLE.

Oui, maman. (*Elle sort.*)

RAYNOLD.

Elle pense à tout, la bonne femme.

HERMINIE.

Je reviens à l'instant. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCENE X.

RAOUL, BRACKMAN, RAYNOLD, SCHWARTZ.

SCHWARTZ.

Parbleu ! nous ne pouvions trouver un meilleur gîte.

RAYNOLD.

L'écuyer Rissder a eu une excellente idée de nous conduire ici. Cette femme à elle seule vaut une escouade. Buvons à sa santé.

BRACKMAN, *avec ironie.*

A la vôtre, comte Raoul.

RAOUL.

Lâches! vous ajoutez l'outrage à la scélératesse; mais votre attentat ne demeurera pas impuni. Mille bras vont s'armer pour ma vengeance; et mon fils, digne de me devoir le jour, fera tomber sur votre perfide maître les plus terribles châtimens.

BRACKMAN.

En attendant, nous lui amenons un otage précieux qui le garantira de toutes ses entreprises.

RAYNOLD.

Allons, allons, paix. Vous parlerez de cela dans un autre moment. Quand je mange et quand je bois, j'aime à digérer tranquillement.

SCHWARTZ.

Tu as raison... Ah! voici notre hôtesse.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, HERMINIE, ensuite LISYTÈLE.

HERMINIE, *sortant du cabinet.*

Il fait un tems affreux : j'ai fermé la croisée; votre commandant dort d'un profond sommeil. (*A part, en montrant une bouteille qu'elle tient à la main.*) Et j'espère que bientôt ils en feront autant.

LISYTÈLE, *entrant.*

Maman, voici la clef.

HERMINIE.

Donne. Tiens un instant cette bouteille.

BRACKMAN.

Que renferme-t-elle ?

HERMINIE.

Une liqueur de ma composition, fort bonne pour la santé : je ne puis l'employer dans une meilleure circonstance.

RAYNOLD.

Encore un verre de vin : nous la goûterons après.

HERMINIE.

Volontiers : je vais vous le servir.

LISYTÈLE, *à part.*

Maman est sans pitié pour cet infortuné... Si je pouvais, sans être aperçue... (*Elle tient la bouteille dans laquelle est le somnifère.*) Mais comment le faire boire... Ses mains... (*A Raoul.*) Tenez, acceptez : ne me méprisez pas... Votre état me fait bien souffrir.

RAOUL.

Aimable enfant ! (*Lisytèle lui présente la liqueur.*)

HERMINIE, *se retournant.*

(*Avec effroi.*) Grand Dieu ! (*A Lisytèle.*) Qu'est-ce que tu fais là ?

LISYTÈLE.

Mais, maman... j'allais donner...

HERMINIE.

Rendez-moi ce verre et cette bouteille.

RAYNOLD, *la bouche pleine.*

Ah, ça ! qu'est-ce qu'il y a donc par là ?

HERMINIE, *émue.*

A-t-on jamais vu... Elle allait lui donner cette liqueur... comme si elle était faite pour lui... (*A Raoul.*) Ah ! vous nous méprisez...

RAOUL, *à part.*

Que signifie...

BRACKMAN.

Elle a raison, seigneur. Vous avez mérité sa colère, au lieu d'exciter sa bienveillance : vous lui dites des injures... Cependant, la bonne, je vous engage à le traiter moins durement; et s'il a soif...

HERMINIE.

Eh bien ! s'il a soif, qu'il boive un verre de vin... Quant à cette liqueur (*Montrant le somnifère.*), c'est à vous seuls que je la destine. Tenez, Lisytèle, c'est vous qui la verserez à ces Messieurs.

BRACKMAN.

De sa main, elle nous paraîtra délicieuse.

LISYTÈLE.

Oui, maman. (*Elle prend la bouteille et sert.*)

HERMINIE.

Reste-t-il encore du vin? (*Elle prend une bouteille sur la table.*) Oui, en voilà. (*A Raoul, en lui présentant un verre qu'elle a rempli de vin.*) Tenez, je ne suis pas si [illegible]able que je le parais. (*Plus bas.*) Raoul, reconnais ta [illegible]eur.

RAOUL.

Grand Dieu !

(*Herminie renverse vivement le verre de vin; les soldats se lèvent.*)

RAYNOLD.

Qu'est-ce donc ?

HERMINIE.

Eh bien ! eh bien ! ce n'est rien, c'est un verre de vin renversé... il n'est pas commode de le faire boire de la

manière dont vous lui avez lié les bras... mais voilà le m réparé. (*Bas à Raoul , lui présentant un second verre.* Silence ! ne te trahis pas.

RAOUL.

O bonheur ! (*Il boit.*)

HERMINIE , *aux soldats.*

Eh bien ! vous ne buvez pas , vous autres ?

BRACKMAN.

Si fait , si fait. Goûtons donc cette liqueur. (*Ils boivent*

HERMINIE , *à part.*

Il est sauvé ! Comment la trouvez-vous ?

RAYNOLD.

Eh ! eh ! comme ça.

BRACKMAN.

Elle a un singulier goût.

SCHWARTZ.

Oui... quoique ça... elle a quelque chose de piquant q réveille.

HERMINIE , *bas à Raoul.*

Au contraire, elle endort.

LISYTÈLE , *à part.*

Ah ! j'y suis.

HERMINIE , *aux soldats.*

Oh ! c'est une liqueur excellente.

RAYNOLD.

En avez-vous encore ?

HERMINIE.

Non.

BRACKMAN.

En ce cas, si nous chantions une petite chanson po terminer la fête ?

HERMINIE.

Volontiers, et c'est moi qui va commencer.

BRACKMAN.

Vous ?

LISYTÈLE.

Comment ! maman va chanter ?

HERMINIE.

Oui, moi. J'en sais une que feu mon mari chantait av un plaisir... C'était un vieux soldat, mon mari.

(*Coup de tonnerre.*)

RAYNOLD.

Ah ! ah ! voilà l'accompagnement qui commence.

LISYTÈLE.

Maman, il tonne.

HERMINIE.

Ce n'est rien que ça : nous sommes à couvert.

SCHWARTZ.

Oui, oui, chantez toujours... nous y sommes.

HERMINIE.

PREMIER COUPLET. (*Musique de M. Lanusse.*)

Dans sa châtellenie
Un vieux baron était :
Méchant toute sa vie,
Chacun le redoutait.
Dans mainte circonstance
On le vit défier
Divine Providence,
Qui semblait sommeiller.
Mais si le crime est triomphant,
Ne perdons pas toute espérance.
Le ciel, toujours juste et puissant,
Garde aux méchans son châtiment,
A la vertu sa récompense.

BRACKMAN.

Parbleu ! voilà une drôle de chanson. Il n'y a pas le mot pour rire là-dedans ; elle m'endort.

HERMINIE, *à part.*

C'est bien sur quoi j'ai compté.

RAYNOLD, *se frottant les yeux.*

Moi de même. J'etais déjà dans les espaces imaginaires. Parlez-moi d'une chansonnette gaie... comme qui dirait cela... Tenez, attendez... (*Il chante à pleine voix.*)

J'aime mieux combattre qu'aimer...
J'aime mieux boire que combattre ;
J'aime mieux boire... j'aime mieux,
J'aime mieux... (*Il tombe endormi sur la table.*)

BRACKMAN, *s'endormant.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu aimes donc mieux ?... Tiens ! je crois qu'il dort.

HERMINIE.

En voilà un.

SCHWARTZ.

Quoi ! un ?

HERMINIE.

Un couplet.

BRACKMAN.

Sans doute, un couplet. Chantez-nous le second. (*A Schwartz.*) Ecoute donc le second couplet.

SCHWARTZ.

J'écoute.

HERMINIE.

M'y voici.

SECOND COUPLET.

Victime infortunée
De ce cruel baron,
Gémissait enfermée
Au fond d'un noir donjon. (*Elle s'arrête.*)

BRACKMAN, *répétant.*

Au fond d'un noir donjon...
Continuez donc.

HERMINIE.

Mais l'amitié fidelle
Veillait sur ses destins,
Et sut tirer la belle
De ses barbares mains...

Mais si le crime est triomphant, etc.

(*Elle se lève, examine si les soldats sont endormis. Lisytèle et Raoul suivent ses mouvemens. Les deux femmes chantent le refrain, et Brackman, qui combat contre le sommeil, répète les derniers mots. A la fin du couplet, il est tout à fait endormi.*)

HERMINIE.

Ils sont endormis.

(*A Raoul, en l'amenant sur l'avant-scène et chantant à demi-voix et très-vivement.*)

J'ai méprisé l'outrage,
Bravé mes ennemis,
Et j'ai, par un breuvage,
Les soldats endormis.

Aide-moi, ma fille.

LISYTÈLE.

Ah, maman! avec bien du plaisir.

(*Elles détachent Raoul en continuant de chanter*

La victime affranchie
De ses fers odieux,
Par les soins d'une amie
S'échape de ces lieux.

(*Il est détaché.*)

Lisytèle, voilà ton oncle, voilà mon frère.

LISYTÈLE.

Est-il possible!

RAOUL.

Chère enfant! mon Herminie! (*Il veut se jeter dans ses bras.*)

HERMINIE, *l'arrêtant.*

Silence. Il faut quitter ces lieux : l'effet produit par le breuvage peut ne durer qu'un moment; hâtons-nous, la barque n'est pas loin.

RAOUL.

Fuyons tes ennemis et les miens. (*Herminie souffle la lampe qui brûle sur la table. Ils sortent tous.*)

SCENE XII.

RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ, endormis.

BRACKMAN, *endormi.*

Au fond d'un noir donjon....

RAYNOLD, *rêvant.*

Du vin... du vin... boire plein la tonne d'Heidelberg... la grande tonne !...

BRACKMAN, *rêvant.*

Cent ducats ou la prison... Vite à cheval... dans ma cuirasse... (*Coup de tonnerre.*) Dieu vous bénisse.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, RISSDER.

RISSDER, *sortant du cabinet la lumière à la main.*

L'orage m'a réveillé.. Où est Raoul... Cette paysanne... Que vois-je! mes soldats endormis! Holà! éveillez-vous donc !

RAYNOLD.

Qu'est-ce qui est là ?

BRACKMAN.

Qui vive ?

RISSDER.

Réveillez-vous donc, misérables!

TOUS.

Nous voilà! nous voilà!

RISSDER.

Où est Raoul ? où est votre prisonnier ?

RAYNOLD.

Raoul !... Ah! malédiction, il n'est plus là....

BRACKMAN.

Courons sur ses pas.

RISSDER.

Vous m'en répondez sur vos têtes.

RAYNOLD.

Puisse la foudre les écraser !

(*La foudre perce le plafond de la chaumière et va frapper directement sur le mur du fond qui écroule avec fracas, et laisse voir le fleuve très-agité. Les nuages amoncelés sont sillonnés par les éclairs. L'orage est dans toute sa force.*)

*

SCHWARTZ, *renversé par la foudre.*

Je suis mort.

RISSDER.

Grand Dieu !

BRACKMAN.

Mille tonnerres ! qu'est-ce que c'est qu' ça ?

(*Nouveau coup de tonnerre. On voit la foudrs passer rapidement dans le lointain. Elle est censée mettre le feu à une habitation voisine. Au même instant une barque, dans laquelle sont Raoul, Herminie et Lisytèle, paraît sur le fleuve. Raoul et Herminie font de grands efforts pour lutter contre la fureur des flots. Lisytèle, échevelée, à genoux et les mains élevées vers le ciel, semble l'implorer. Ce tableau est éclairé par la réverbération de l'incendie.*

RISSDER.

Le ciel va-t-il tomber en feu sur cette cabane ? (*Apercevant la barque.*) Que vois-je ?

BRACKMAN.

Les voilà ! les voilà !

RAYNOLD.

Gagnons le pont qui a servi à notre passage, et nous serons avant eux sur l'autre rive.

RISSDER.

Allez, et s'ils ne retombent pas en votre pouvoir, tremblez du sort que je vous réserve. (*Ils gravissent sur les décombres. Tableau.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente une forêt. A droite de l'acteur, au premier plan, une chaumière ayant une porte et deux fenêtres ouvrantes. Au fond, une chaîne de montagnes. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ.

SCHWARTZ.

Où sommes-nous donc ?

BRACKMAN.

Au milieu de la forêt que Rissder nous a ordonné de parcourir, en nous recommandant de visiter les endroits les plus fourrés.

RAYNOLD.

Et lui ? où est-il allé avec l'escorte que le baron nous a envoyée, et qu'heureusement nous avons trouvée à l'instant où nous sortions de la maudite chaumière ?

BRACKMAN.

Il s'est dirigé vers la plaine, que les fugitifs sont obligés de traverser, pour se rendre au château de Sandwer. Cette plaine est immense et n'offre pas un seul abri ; le plus petit oiseau ne saurait la traverser sans être aperçu.

RAYNOLD.

Oui, et nous sommes les chiens courans qu'on a lancés dans le bois pour faire sortir le gibier.

BRACKMAN.

Précisément. Mais comment cette femme a-t-elle pu prendre subitement un si vif intérêt à notre prisonnier ?

RAYNOLD.

Cela ne me surprend pas du tout. Les femmes, voyez-vous, ont une manière de penser bien différente de la nôtre. L'aspect d'un homme enchaîné excite en elles une espèce de sensi-

bilité... de compassion... leur âme est plus disposée.... leurs vertus... enfin, ce sont des femmes : quoi, c'est tout dire.

BRACKMAN.

Oui, oui.

RAYNOLD.

Mais l'obscurité m'empêchait de distinguer... Je ne me trompe pas... c'est bien une maison que je vois là... Ne serait-il pas à propos de s'assurer...

BRACKMAN.

Tu as raison. Frappe, et voyons si cette cabane ne sert point d'asyle à nos fugitifs. Allons, allons, frappe.

RAYNOLD, *frappant.*

Holà! quelqu'un! Holà!

ULRIC, *en dedans.*

On y va!

RAYNOLD.

On a répondu. (*Criant.*) Ouvrez! et dépêchez-vous!

BRACKMAN, *à ses camarades.*

Laissez-moi parler, vous autres.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ULRIC.

ULRIC, *sortant de chez lui.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, messieurs?

BRACKMAN.

Diable! tu es réveillé de bon matin?

ULRIC.

Ma foi, l'orage de cette nuit m'a empêché de fermer l'œil, et quand je ne dors pas, je ne tiens pas au lit.

BRACKMAN.

C'es toi qui es le maître de cette cabane?

ULRIC.

Oui, monsieur. (*A lui-même.*) Pourquoi cette question?

BRACKMAN.

Quels sont les gens qui sont avec toi?

ULRIC.

J'y suis tout seul, depuis que mon neveu Lisgar m'a quitté pour entrer jardinier au château. L'pauvre garçon a tant de besogne, qu'il y a plus d' huit jours que je ne l'ai vu.

BRACKMAN, *à part.*

Son neveu jardinier du château; c'est bon à savoir.

ULRIC, *à part.*

Qui sont donc ces gens-là?

BRACKMAN.

Et que fais-tu?

ULRIC.

Comment! ce que je fais?

RAYNOLD.

Oui, quel est ton état?

ULRIC.

Ah!.... j'suis bucheron, àvous servir, et si vous avez besoin d'mes fagots, vous êtes bien tombé, personne ne les fait mieux que moi.

BRACKMAN.

Non, non; nous n'avons pas besoin de fagots. As-tu entendu du bruit cette nuit dans cette forêt?

ULRIC.

Du bruit! ah! je vous en réponds.

BRACKMAN.

Comment?

ULRIC.

Les vents, la grêle, le tonnerre, les arbres dont les branches se cassaient; c'était un charivari....

RAYNOLD.

Ce n'est pas cela qu'on te demande. Nous voulons savoir s'il n'est pas venu quelqu'un chez toi.

ULRIC.

Ah! j'ai cru que vous me parliez.... Non, monsieur, non: je n'ai vu personne. (*A part.*) Mais, qu'est-ce qui m' veulent donc?

BRACKMAN, *à Raynold et à Schwartz.*

Entrez dans cette maison, et visitez partout.

ULRIC.

Qu'est-ce que vous me dites donc, entrer dans ma maison? Mais je ne vous connais pas, moi. Vos vêtemens m'indiquent que vous êtes des soldats étrangers, et je n'ai rien à démêler avec vous,

BRACKMAN.

C'est ce que nous allons voir. (*Aux autres.*) Ne l'écoutez pas, et entrez toujours.

ULRIC, *se mettant devant la porte.*

Non, morguenne ! Je ne souffrirai pas....

RAYNOLD.

Ah çà ! veux-tu bien t'ôter de là ?

ULRIC.

Mais, encore une fois....

SCHWARTZ.

Et, range-toi donc.

(*Il le pousse durement, et entre ainsi que Raynold dans la chaumière.*)

SCENE III.

BRACKMAN, ULRIC.

ULRIC.

Mais, qu'est-ce que cela signifie ?

BRACKMAN.

Crois-moi. Prêtes-toi de bonne grâce à ce que notre devoir nous commande. Tu dois bien deviner que tu ne serais pas le plus fort.

ULRIC.

Ventrebleu ! je ne le vois que trop. (*A part.*) Ah ! si j'avais ma carabine.

BRACKMAN.

Que dis-tu ?

ULRIC.

Rien, rien. Mais enfin, que voulez-vous ? que cherchez-vous ?

BRACKMAN.

Tu le sais bien, peut-être.

ULRIC.

Moi ! que je meure si....

BRACKMAN.

Eh bien ! c'est une femme que nous cherchons.

ULRIC.

Une femme !

BRACKMAN.

Oui. Deux même.

ULRIC.

Deux femmes !

BRACKMAN.

Et un homme.

ULRIC.

Ah !... et qu'est-ce que c'est que cette femme? La vôtre ?

BRACKMAN.

Non, non. Je ne la chercherais pas avec tant de soins..... Ce sont deux femmes qui, par une ruse diabolique, nous ont enlevé un prisonnier de la plus grande importance.

ULRIC.

Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait à moi, et en quoi tout cela peut-il me regarder? Tenez, croyez-moi, décampez, et promptement.

BRACKMAN.

Voici mes camarades.... Eh bien ?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, RAYNOLD, SCHWARTZ.

RAYNOLD.

Peine perdue. Il n'y a personne.

SCHWARTZ.

Nous avons tout visité, et nous n'avons rien vu.

ULRIC.

Et rien pris ?....

RAYNOLD.

Hein !

BRACKMAN.

Tu n'as rien à craindre de notre part. Nous avons d'autres moyens pour gagner de l'argent. Maintenant tu peux rentrer chez toi.

ULRIC.

C'est fort heureux, et je vous remercie.

RAYNOLD.

Il n'y a pas de quoi.

ULRIC.

Si fait. Lorsqu'on est avec des gens qui vous déplaisent, c'est un bonheur de pouvoir les quitter.... Et je vous quitte.

(*Il rentre.*)

SCENE V.

RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ.

SCHWARTZ.

Eh bien ! il est honnête le bucheron.

BRACKMAN.

Je ris de sa colère, mais la prudence nous ordonnait de faire cette visite.... On vient, ce me semble.

SCHWARTZ.

Je crois que c'est Rissder.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, RISSDER.

RISSDER.

Ah! c'est vous? Je vous cherchais. Eh bien! vous n'avez rien vu?

BRACKMAN.

Rien, capitaine. Et vous?

RISSDER.

J'ai acquis la certitude que nos fugitifs sont encore dans cette forêt.

BRACKMAN.

Comment cela?

RISSDER.

Comme j'arrivais, avec l'escorte, à l'entrée de la plaine, à la faveur d'un éclair prolongé, nous avons aperçu Raoul et les deux femmes qui sortaient d'un fourré fort épais. Aussi prompts que la foudre, nous avons couru sur eux, mais le bruit de nos armes les ayant avertis, ils sont promptement rentrés dans le bois: c'est en vain que nous les avons cherchés. Craignant de les manquer une seconde fois, dans cette maudite forêt, j'ai fait placer mon détachement en observation dans la plaine, et maintenant ils ne peuvent la traverser sans tomber entre nos mains. Mais j'ai besoin de vous, mes amis, suivez-moi; en nous dirigeant vers l'escorte, nous serons peut-être assez heureux pour les rencontrer.

RAYNOLD.

Allons, allons en chasse partout.

BRACKMAN et SCHWARTZ.

Oui, partout.

RISSDER.

Et que votre zèle répare votre négligence. Suivez-moi. (*Ils sortent tous les trois.*)

SCENE VII.

LISGAR, *seul.*

(*Il arrive en tâtonnant autour de lui.*)

Hein!... J'ai cru entendre parler.... Ah, mon Dieu! mon Dieu!... je ne sais, en vérité, si je tremble de froid ou de peur. Demandez-moi pourquoi je viens m'aventurer seul dans cette forêt, au lieu d'avoir suivi M. Adolphe et sa troupe? Mais non; l'envie de parler... Tout l' monde m'accoste, me questionne, Lisgar par-ci, Lisgar par-là... Moi, j' conte c'qui est arrivé, j' répète trente fois la même chose, si bien que le tems se passe; M. Adolphe et ses soldats marchent toujours, et moi... j' me trouve seul. Au détour d'un buisson, j' rencontre un ours...

j' veux me sauver, j' en rencontre un autre. J' grimpe ben vîte sur un arbre; heureusement qu'ils ne m'ont pas aperçu.... un dodu comme moi... quel déjeûner pour des affamés! V'là une jolie journée et une fête qui finit bien... Mais où vas-je?.... où est-ce que je porte mes pas égarés?... Tiens! v'là la maison d' mon oncle... La porte, la fenêtre... et le petit banc. C'est ben elle... C' que c'est que l'instinct d'un neveu! Sans l' savoir et sans y voir.... je me suis senti poussé.... Frappons. (*Il frappe.*) Ulric! mon oncle Ulric! c'est votre neveu, mon oncle!

SCENE VIII.

ULRIC, LISGAR.

ULRIC, *sortant.*

He ben! qu'est-ce encore?

LISGAR.

Comment encore! v'là que j'arrive.

ULRIC.

Ah! c'est toi, Lisgar! si matin!

LISGAR.

Dites donc si tard; car, pour moi, c'est encore aujourd'hui hier; je ne me suis pas couché. Mais, qu'est-ce que vous avez donc, mon oncle? vous avez l'air taciturne.

ULRIC.

J'ai... j'ai de l'humeur.

LISGAR.

Et contre qui?

ULRIC.

Contre trois olibrius qui sont venus, il n'y a qu'un instant, faire perquisition chez moi.

LISGAR.

Comment, des olibrius!... Voilà mon oncle qui parle latin, à présent.

ULRIC.

Eh! oui, des gens que je ne connais pas, et qui sont à la recherche de deux femmes.

LISGAR.

Ils cherchent des femmes; moi, c'est différent, je cherche un homme.

ULRIC.

Tu cherches un homme? Eh bien! ils en cherchent un aussi.

LISGAR.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon oncle?

ULRIC.

Je dis... je dis... c'est la vérité que j' dis.

LISGAR.

Ils cherchent un homme!

ULRIC.

A ce qu'ils disent, au moins... un prisonnier.

LISGAR.

Est-ce qu'il leur serait échappé ?

ULRIC.

Qui donc?

LISGAR.

Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé au château ?

ULRIC.

Quoi donc?

LISGAR.

Ah ! vous ne le savez pas? Ah, mon Dieu !... Figurez-vous une surprise que je voulais faire à ce pauvre monsieur le comte... Un enlèvement... et moi qui ne suis qu'un pauvre diable, est-ce que je n'ai pas été pris dans la trape... Mais vrai, il n'y a pas de ma faute.

ULRIC, *impatienté.*

Si j' comprends quelque chose à tout ce bavardage, je veux bien...

LISGAR.

Comment, vous n'entendez pas ? J' vas vous mettre ça au clair. Monseigneur venait comme à son ordinaire au pavillon. J'étais là, moi ; tout à coup trois figures épouvantables sortent de la grotte, s'emparent de lui, lui jettent un manteau sur la tête ; on l'entraîne. Moi, je m' montre, j' veux l' défendre ; un autre me saisit comme ça, m'empogne, m' jette dans le caveau, et le referme. J'ai beau crier, pleurer, j' reste là plus d' deux heures. Enfin on s'aperçoit de l'absence de not' maître ; on court, on cherche, on vient d' mon côté, on m'entend, on m' délivre ; j' conte c' qui vient d'arriver. M. Adolphe est comme un fou ; mademoiselle Olivia est comme une folle, moi, j' suis comme une bête... On s'arme, on s' met à la poursuite des ravisseurs; je suis M. Adolphe, mais je m'arrange si bien, que je le perds de vue. Je m'égare, j' rencontre une société d'ours qui, heureusement, ne me dit rien; je me r'trouve à votre porte, ous' que je frappe... et me v'là.

ULRIC.

Bon Dieu ! que m'apprends-tu là ? D'infâmes ravisseurs ont enlevé M. le comte ? Il n'en faut plus douter, c'est lui qu'on cherchait; il leur aura sans doute échappé, et ces scélérats veulent ressaisir leur proie.

LISGAR.

C'est bien possible ce que vous dites-là ?

ULRIC.

Et je resterais tranquille dans une pareille distance ? Non, non. Lisgar, il faut réparer le tems perdu.

LISGAR.

Oui, mon oncle, il faut réparer le tems perdu.

ULRIC.

Courir à la recherche de notre bon maître.

LISGAR.

C'est ce que je dis, moi ; courir à sa recherche.

ULRIC.

Tu vas aller sur-le-champ à l'extrémité de la forêt.

LISGAR, *effrayé.*

Hein !

ULRIC.

Tu vas aller à l'extrémité de la forêt. Là-bas, près de la vieille ruine Tu trouveras mes bucherons, tu leur diras de venir ici ; je me mettrai à leur tête, et nous battrons la forêt dans toute son étendue. Allons, pars.

LISGAR.

C'est bientôt dit, çà, pars. Mais tenez, mon oncle, faisons mieux ; partez vous-même, et laissez-moi garder votre maison.

ULRIC.

Toi !

LISGAR.

Oui, moi. Ah ! vous pouvez être tranquille. Si j'entends quelqu'un, je me cacherai si bien....

ULRIC.

Tu te cacheras ?

LISGAR.

Pour écouter. Que je découvrirai quelque chose, j'en suis certain.

ULRIC.

Non, non. Il vaut mieux faire c' que je te dis. Tu es plus alerte que moi, plus jeune....

LISGAR.

Eh bien ! vous vous trompez, mon oncle. La journée d'hier m'a vieilli de trente ans.

ULRIC.

Paresseux ! allons, j'y vais et attends-moi. (*Il sort en courant.*)

SCENE IX.

LISGAR, *seul.*

Prenez garde aux ours !... Eh bien ! je n'aurais jamais couru comme çà, moi. J' vous dis, la vieillesse donne un certain courage..... Toutes réflexions faites, je n'ai pas eu si tort de m'amuser un peu en chemin ; car, si j'étais arrivé plutôt, je me serais trouvé nez à nez avec ces soldats dont parle mon oncle, et qui font, j'en suis bien sûr, ceux-là qui ont enlevé.... Mais, j'entends quelqu'un.... Sauvons-nous, barricadons-nous, et frappe qui voudra... Personne...

(*Il entre dans la chaumière et ferme la porte.*)

SCENE X.

RAOUL, HERMINIE.

RAOUL, *entrant le premier.*

Je ne vois rien. Approche, ma sœur. Arrêtons-nous quelques instans.

HERMINIE.

Ah, Raoul! il n'est plus de repos pour la malheureuse Herminie.

RAOUL.

Sèche tes pleurs, mon amie. Lisytèle, séparée de nous au moment où nous avons aperçu les soldats, n'a pu tomber en leur pouvoir, puisqu'ils sont encore le long du bois qui borde la plaine.

HERMINIE.

Voici une habitation. Si par hasard elle s'était réfugiée.... Frappons. (*Elle frappe.*) Personne. (*Elle frappe.*) Personne. O ma fille! où es-tu? Après avoir été vingt ans séparée d'un frère chéri, me faudra-t-il encore déplorer ta perte. L'infortunée! c'est en vain que mes regards effrayés cherchent à pénétrer l'asyle qui la cache à mes yeux!

RAOUL.

Ne te laisse donc point abattre par le chagrin. O mon Herminie! où donc est ce courage qui t'a donné la force de me soustraire à mes infâmes ravisseurs?

HERMINIE.

Ah! je n'en ai plus, s'il me faut renoncer à l'espoir de retrouver ma fille.

RAOUL.

Manquerais-tu de confiance en la justice divine! Crois-moi, le ciel récompensera ton héroïsme et tes souffrances. Encore quelques instans, Lisytèle te sera rendue, et c'est dans ses bras que tu recevras les bénédictions de toute ma famille.

HERMINIE.

Ah! c'est en vain que tu cherches à ramener le calme dans mon âme. Les barbares auxquels j'ai eu le bonheur de t'arracher, ne sont-ils pas encore à notre poursuite? Peut-être qu'en ce moment Lisytèle est en leur pouvoir. A quel horrible traitement n'est-elle pas exposée! Elle sera leur première victime, et si elle échappe à ces monstres, ne peut-elle pas devenir la proie des animaux féroces!... Ah! cette idée me tue.... tout espoir m'abandonne.... je succombe sous le poids de ma douleur.

RAOUL, *la soutenant.*

Ma sœur!... Herminie!... vois le danger qui nous menace... Rappelle tes forces...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LISGAR.

LISGAR, *à la fenêtre.*

Il me semble que j'ai entendu chuchoter... Pas si bête d'ouir quand ils ont frappé.

RAOUL, *à Herminie.*

Viens, continuons notre route.

LISGAR.

Eh mais, dieu me pardonne, c'est monsieur le comte.

RAOUL, *à Herminie.*

Paix. On a parlé; écoutons.

LISGAR, *à voix basse.*

Monsieur le comte.... Seigneur Raoul!....

RAOUL.

On m'a nommé.

LISGAR.

C'est moi. C'est Lisgar.

RAOUL.

Lisgar!

LISGAR.

Tenez, là, à la fenêtre. En bonnet jaune.

HERMINIE.

Ah, mon ami! n'auriez-vous pas vu une jeune fille? Ne serait-elle pas avec vous?

LISGAR.

Non. Je suis tout seul.

RAOUL.

Où sommes-nous?

LISGAR.

Devant la maison de mon oncle. Attendez, attendez; je descends. (*Il quitte la croisée.*)

HERMINIE.

Ah, Raoul! J'avais conçu l'espoir....

RAOUL.

Ne désespérons pas encore, la rencontre de cet homme peut nous être d'une grande utilité. (*Le jour vient peu à peu.*)

LISGAR, *sortant de la maison.*

Me voici, mon maître.... Mon bon maître!... Quoi! c'est vous que j'ai le bonheur de revoir!

RAOUL.

Bon Lisgar, je rends grâce au hasard qui m'a fait te rencontrer. Ulric est-il chez lui?

LISGAR.

Non, monseigneur. Il est allé joindre ses bucherons pour courir après vous. M. Adolphe, vos hommes d'armes, vos domestiques, vos vassaux, tout le monde est en l'air. Mais, comment avez-vous donc échappé à ces méchans?

RAOUL.

Par le courage de ma sœur, et c'est elle que tu vois auprès de moi.

LISGAR.

Quoi! madame, serait madame la comtesse que vous av tant pleurée! C'est y dieu possible!... Ah! queu joie! je cou au château; je veux être le premier à porter cette bonne nou velle.

HERMINIE.

Non, mon ami, guidez nos pas; aidez-nous à retrouver n fille.

LISGAR.

Votre fille?

HERMINIE.

Enfonçons-nous de nouveau dans l'épaisseur du bois.

LISGAR.

Non pas, non pas. Diable! gardez-vous-en bien. V'là le jou qui paraît, vous pourriez être rencontrés par quelques-unes d ces figures à moustaches... J'irai tout seul... J'avais bien pe d'eux tout à l'heure; mais votre danger me donne du courag Et d'ailleurs, qu'est-ce que je risque? ils ne me mangeront pas je ne leur ai rien fait, moi. Ainsi, entrez tous deux chez mo oncle; et si vous entendez quelque chose, vous trouverez au dessus de la cheminée une paire de pistolets et la canardière d mon oncle. Vous savez bien, un grand fusil...

HERMINIE.

Non, je ne puis me résoudre...

LISGAR.

Entrez, vous dis-je; je ne tarderai pas à vous amener votr fille.

RAOUL.

Il a raison; suivons son avis, la prudence l'exige.

HERMINIE, *à Lisgar.*

Ah! mon ami, je vous recommande...

LISGAR.

Pas besoin de me recommander. Entrez, entrez bien vîte.

RAOUL.

Viens, ma sœur. (*Herminie et Raoul entrent dans la chaumière.*)

SCENE XII.

LISGAR, *seul.*

Bon! les v'là en sûreté. Ah! je dis en sûreté, pas trop; s'il venait encore faire une visite... Enfermons-les à double tour: du diable si personne peut entrer; et dans le cas où ils auraient l'imprudence d'en sortir... Madame la comtesse en serait bien capable... Ça leur serait bien impossible. (*Il ferme la porte, et s'empare de la clef.*) Bon! me v'là tranquille sur leur compte... Oui, mais moi?... Bah! bah! c'est pour mon seigneuer... mon bon seigneur... Je m'immole! (*Il sort en courant.*)

SCENE XIII.

LISYTÈLE, *seule.*

(*A peine Lisgar est-il sorti, que la musique, changeant de motif, annonce l'arrivée de Lisytèle. Elle est pâle, ses cheveux sont en désordre; elle parcourt la scène.*)

Où suis-je? ma mère!... ma mère! où es-tu? Elle est perdue pour moi... Que devenir? Je succombe à la fatigue... Dieu juste! Dieu de bonté! toi qui n'abandonnas jamais l'innocence, entends ma prière, rends à mes vœux la plus vertueuse des mères, et mets un terme aux tourmens que j'éprouve... J'entends du bruit... (*Elle court au fond du théâtre.*) J'aperçois dans l'éloignement... Que vois-je?... Encore ces soldats... Ils s'arrêtent, et semblent se consulter... Où fuir encore?... où me cacher?... Ah! cette maison... (*Elle court et frappe.*) Ouvrez!.. ouvrez!.. je vous en prie... sauvez-moi!.. sauvez-moi!

SCENE XIV.

HERMINIE, RAOUL, *à la croisée;* LISYTÈLE.

HERMINIE, *paraissant.*

Qu'ai-je entendu!.... Dieu! Lisytèle!.... Le ciel me l'a rendue.

LISYTÈLE.

Ma mère!

HERMINIE.

Descends, mon frère; hâte-toi d'ouvrir la porte.

LISYTÈLE.

Dépêchez-vous, on marche sur mes pas.

HERMINIE.

Que dis-tu?

LISYTÈLE.

Les soldats qui nous poursuivent... Ils sont là

HEMINIE.

Grand dieu!

LISYTÈLE.

Ouvrez donc cette porte!

RAOUL, *dans l'intérieur.*

Impossible!... Elle est fermée, et je ne trouve pas la clef.

HERMINIE.

Brisez-la, mon frère.

RAOUL, *toujours dans l'intérieur, et faisant mouvoir la porte.*

Elle ne peut céder à mes efforts.

HERMINIE.

Cruelle situation!

RAOUL, *à la croisée.*

N'y aurait-il pas moyen de monter...

LISYTÈLE.

Je ne pourrai jamais.... Nous sommes perdus ! les voici.

HERMINIE.

O supplice effroyable !

RAOUL.

Il me vient une idée. Nous avons des a[illegible] nous en servir. Ne crains rien, Lisytèle, tiens-toi près de cette porte. Je réponds de tes jours. Viens avec moi, Herminie.

(*Raoul et Herminie quittent la croisée.*)

LISYTÈLE, *seule.*

Que vais-je devenir ? Cet arbre peut me dérober à leurs yeux, peut-être ne feront-ils que passer.... Ils viennent, ô mon Dieu ! protégez ma pauvre mère !... Je me soutiens à peine.

(*Elle se blottit près de la porte.*)

SCENE XV.

LISYTÈLE, RAYNOLD, SCHWARTZ.

SCHWARTZ.

Je te dis que j'ai vu fuir de ce côté.

RAYNOLD.

Rêve de ton imagination.

SCHWARTZ.

Je suis sûr de ne m'être pas trompé. Je parierais.... (*Il aperçoit Lisytèle.*) Et tiens.... tiens, regarde.

LISYTÈLE, *tremblante.*

Ils m'ont aperçue !

RAYNOLD.

Tu as, ma foi, raison; c'est une jeune fille.

SCHWARTZ.

Dites donc, ma belle enfant... Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est la fille de notre hôtesse.

RAYNOLD.

Oui, corbleu, c'est elle.

SCHWARTZ.

Ah ! ah ! nous vous tenons enfin.

LISYTÈLE.

Laissez-moi, au nom du ciel, laissez-moi.

SCHWARTZ.

Où est ta mère ?

RAYNOLD.

Qu'est donc devenu le comte Raoul ?

LISYTÈLE.

Quand je le saurais, croyez bien que je ne vous le dirais pas.

RAYNOLD.

Non ? Eh bien ! nous saurons t'y forcer. Viens avec nous.

LISYTÈLE, *criant.*

Laissez-moi ! laissez-moi !

RAYNOLD.

Viens avec nous, te dis-je, ou morbleu.

SCHWARTZ.

Allons [illegible]ent, marche.

([illegible] Lisytèle et cherchent à l'entraîner. Au même instant Raoul, armé d'un fusil, paraît à la croisée, ainsi qu'Herminie, qui tient deux pistolets.)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, RAOUL, HERMINIE.

RAOUL.

Arrêtez, ou vous êtes morts.

HERMINIE, *avec force.*

Un pas de plus, et je vous étends sur la place.

(Ils lâchent Lisytèle et reculent effrayés à l'autre côté du théâtre. Lisytèle se jette à genoux et remercie le ciel. Herminie et Raoul tiennent en joue Schwartz et Raynold. Tableau.)

SCHWARTZ.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

RAYNOLD.

Que vois-je ? ce sont eux ! ils sont tous réunis. Les voilà donc en notre pouvoir.

RAOUL.

Pas encore, traîtres. Nous vendrons chère notre vie.

RAYNOLD, *s'emparant de Lisytèle.*

Rendez-vous, ou vous allez la voir expirer à vos yeux.

HERMINIE.

Malheureux ! respectez l'innocence.

RAOUL.

Monstres !

RAYNOLD.

Bas les armes, ou elle a cessé de vivre.

HERMINIE.

Arrêtez... arrêtez, barbares ! Je me livre à votre fureur.
(Bruit dans la coulisse.)

SCHWARTZ.

On vient. (*Il court au fond.*) Une troupe de gens armés se dirige de ce côté....

RAYNOLD.

Que dis-tu ? (*Lâchant Lisytèle pour aller voir.*) Ils sont en grand nombre, nous ne serions pas les plus forts... Courons chercher du secours. (*Cherchant à ressaisir Lisytèle.*) Viens avec nous.

(Lisytèle fuit et remonte vers le fond. Raynold et Schwartz la poursuivent. Raoul et Herminie profitent d'un moment où Lisytèle est séparée de Raynold et de Schwartz, pour faire feu sur eux. Mais ils ne sont pas atteints, et prennent la fuite.)

SCENE XVII

RAOUL, HERMINIE, aux croisées de la chaumière ; LISYTÈLE, ADOLPHE, entrant avec ses soldats.

ADOLPHE, *désignant Raynold et Schwartz.*

Les voilà... les voilà. Mettez-vous à leur poursuite.

(*Le premier peloton des soldats d'Adolphe se met à la poursuite de Raynold et de Schwartz.*

RAOUL, *apercevant Adolphe.*

Adolphe !... mon fils !...

ADOLPHE, *l'apercevant.*

Mon père !... O bonheur !

LISYTÈLE, *se jetant à ses pieds.*

O mon libérateur !

ADOLPHE, *la reconnaissant.*

Que vois-je ?

LISYTÈLE, *le reconnaissant.*

C'est lui !

RAOUL.

Hâte-toi de faire ouvrir cette chaumièrer.

ADOLPHE, *à ses soldats.*

Amis, secondez mes efforts.. Brisons cette porte.

(*Le mouvement s'exécute. La porte est enfoncée. Raoul et Herminie, qui ont quitté la croisée, sortent de la chaumière ; Adolphe se précipite dans les bras de son père. Lisytèle court se jeter daus ceux d'Herminie.*)

Ensemble.
- RAOUL. — Mon fils !
- HERMINIE. — Ma fille !
- ADOLPHE. — Mon père !
- LISYTÈLE. — Chère maman !

LISYTÈLE, *à sa mère.*

Maman ! maman ! le voilà !

HERMINIE.

Oui, voilà notre sauveur.

LISYTÈLE.

Non, maman, non, c'est lui....

HERMINIE.

Qui, lui ?

LISYTÈLE.

Le jeune homme à la bague.... O mon Dieu ! que je suis contente !

ADOLPHE, *à Raoul.*

Enfin, je vous revois, mon père, vous êtes rendu à ma tendresse.

LISYTÈLE.

[illegible]

RAOUL.

Oui, mon Adolphe, et c'est à la plus courageuse des femmes que nous devons ce fortuné moment. Mais, juge de ma joie, de mon bonheur, puisque dans ma libératrice et sous les grossiers vètemens qui la couvrent, j'ai reconnu ma sœur, ma chère Herminie.

ADOLPHE.

Herminie!

RAOUL.

Oui, mon fils, c'est elle que j'offre à ta reconnaissance.

ADOLPHE.

Grand Dieu! que de bonheur à la fois! Mais, de grâce, répondez à mon impatience. Cette jeune personne que je vois près de vous et qui semble captiver toute votre tendresse... Qui est-elle?

HERMINIE.

C'est ma fille, c'est ma Lisytèle.

ADOLPHE.

Votre fille!

LISYTÈLE.

Oui, monsieur!

ADOLPHE.

O ciel! puis-je croire... Ah, mon père! voilà celle que j'aime, celle...

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LISGAR.

LISGAR, *dans la coulisse.*

Au secours! au secours!

ADOLPHE.

Qu'entends-je?

LISGAR, *entrant en courant.*

A moi!... à moi!...

RAOUL.

C'est Lisgar!

ADOLPHE.

Qu'y a-t-il?

LISGAR.

Un ours!

TOUS.

Un ours!

LISGAR.

Qu'est-ce que je dis, un ours!... Toute une famille, le père, la mère et les petits.

ADOLPHE.

Où sont-ils?

LISGAR.

Par là-bas. Mais ce n'est pas tout. Les soldats [illegible] reviennent de ce côté.

ULRIC, *dans la coulisse*

Aux armes ! aux armes !

LISGAR.

J'entends la voix de mon oncle.

ADOLPHE.

Allons à leur rencontre. Rentrez dans cette chaumière, mon père. (*A Lisgar.*) Veillez à leur sûreté. (*A Raoul.*) Seul, avec vos soldats, je prendrai le soin de vous défendre.

LISGAR.

Oui, entrez. Ne craignez rien... D'ailleurs je vais avec vous.

(*Adolphe se met à la tête de ses troupes ; tous les autres personnages rentrent dans la chaumière.*)

SCENE XIX.

(*Les soldats d'Adolphe, qui avaient poursuivi Raynold et Schwartz, rentrent en scène, poursuivis à leur tour par les troupes de Ludmarck, à la tête desquelles sont Raynold, Brackman et Schwartz.*

(*Adolphe réunit ses soldats. Mêlées, combats ; etc. La scène reste vide.*)

SCENE XX.

LISGAR, *des pistolets à sa ceinture, un sabre au côté, une fourche à la main, sort de la chaumière.*

(*Parlant à ceux qui sont dans la maison.*) Attendez, ne vous montrez pas... Cette pauvre petite, qui se trouve mal !... Pendant qu'ils sont occupés à la faire revenir... il faut que je voie un peu... (*Il va au fond.*) Ecoutons... On se bat là-bas... Ah, mon Dieu ! des ours d'un côté... des ennemis de l'autre... Si je me tire de là, j'aurai bien du bonheur.... N'importe. V'là la colère qui me prend... j' vas devenir un démon. Je battrai comme un diable... (*Il va vers la coulisse.*) Ah, v'là mes ours ! Ce n'est pas avec ces ennemis-là que je veux me battre. Sauvons-nous. (*Il rentre dans la chaumière.*)

SCENE XXI.

(*Un ours, suivi de trois petits oursons, traverse le théâtre en courant.*)

SCENE XXII.

RAYNOLD, BRACKMAN, SCHWARTZ.

BRACKMAN.

Pendant que le capitaine Rissdor soutient le choc avec nos

... ns de Raoul. Il est encore dans cette

... la chaumière. Raoul en sort, tire un coup de ... armé d'un sabre. Il combat Brackman, et tous deux ... Lisgar ... armé d'un fléau, et court à la défense

(Raynold et Schwartz, qui se sont cachés pendant ce mouvement, entrent dans la chaumière pour s'emparer d'Herminie.)

SCENE XXIII.

(Nouvelle mêlée. Adolphe, Raoul, Lisgar et les leurs combattent Rissder, qui commande les troupes de Ludmarck.)

COMBATS.

(Les troupes et les chefs disparaissent.)

SCENE XXIV.

(Raynold et Schwartz sortent de la chaumière, entraînant Herminie et Lisytèle. Celles-ci se jettent aux genoux de leurs ravisseurs. En cet instant un ours paraît au haut de la montagne. Raynold l'aperçoit, donne les deux femmes à garder à son camarade, qui les tient en respect.)

(Raynold remonte la scène et tire un coup de pistolet à l'ours qui est sur la montagne. Le pistolet n'est pas plutôt parti, qu'un autre ours, qui sort de sa coulisse, tombe sur lui et le terrasse. Schwartz, voulant aller à son secours, lâche les deux femmes, qui se sauvent dans la chaumière. Au même instant, Rissder paraît et se trouve obligé de se défendre contre la fureur des ours.)

(Les petits oursons arrivent et s'emparent de Schwartz; un combat s'engage entre ces trois hommes et les animaux.)

SCENE XXV.

LES PRECEDENS, HERMINIE, LISYTÈLE, ADOLPHE, RAOUL, LISCAR, ULRIC, et les Bucherons paraissant de tous les côtés. Soldats.

(Les soldats d'Adolphe font feu sur les ours et sur les hommes qu'ils combattent. Les ours sont terrassés.)

(Herminie et Lisytèle sortent de la chaumière et volent dans les bras de Raoul. Tableau.)

RAOUL, *à Rissder.*

Traître, reconnais la divine providence qui a su nous chercher des vengeurs parmi les animaux les plus féroces. Ce sont eux qui t'ont livré à ma vengeance. La mort qui les a frappés n'est pas la juste récompense du service qu'ils nous ont rendu. Toi seul devais subir le trépas. Mais tu ne peux l'échapper. Il t'attend, les juges de l'honneur vont ordonner ton supplice, et leurs lois redoutables me vengeront aussi de tous tes attentats.

RISSDER.

Tu triomphes, Raoul, et la mort de ... tremble encore que Ludmarck...

RAOUL.

Otez-le de mes yeux. (*On l'emmène.*)

SCENE XXVI ET DERNIÈRE.

RAOUL, ADOLPHE, HERMINIE, LISYTÈLE, ULRIC, LISGAR, Soldats, Bucherons.

ULRIC.

Ah! seigneur, recevez les félicitations de vos vassaux et les vœux qu'ils font pour votre bonheur.

RAOUL.

C'est en vous comblant de bienfaits, mes amis, que je veux reconnaître votre amour pour moi.

LISGAR.

Il faut dire vrai, nous l'avons échappé belle.

RAOUL.

Herminie, jouis de ton ouvrage, et que le bonheur de nos enfans soit la récompense des maux que tu as soufferts.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.